



LE CŒUR BATTANT

AOÛT 2018

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

76

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'Eucharistie. ”

PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS D'AOÛT 2018

Intention Générale : Pour l'évangélisation

Les familles, un trésor, prions pour que les décisions économiques et politiques protègent les familles comme trésor de l'humanité.



SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION
ET PRIÈRE



4 TUITIO FIDEI -
JEAN-PAUL II PROPHÈTE DE
LA VIE



16 OBSEQUIUM
PAUPERUM-
UNE ÉGLISE
DE TENDRESSE



18 LA VOCATION
RELIGIEUSE DANS
L'ORDRE DE MALTE



26 INTELLIGENCE
DE LA FOI
POURQUOI?



28 LE DISCERNEMENT
DE L'ESPRIT-VII-



32 LA LIBERTÉ DE
L'OBÉISSANCE - VIII -



38 UN REGARD QUI
S'ARRÊTE



40 BELLE ET DOUCE
MARIE



44 « PRIEZ SANS
RELÂCHE »

✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,
Dames et Chevaliers de
l'Ordre souverain et hospitalier
de saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte,

Au zénith de l'été, Jésus nous interroge sur notre capacité à le comprendre pour mieux pouvoir le suivre ; sur notre capacité à lui faire totalement confiance en s'oubliant soi-même, pour mieux savoir vivre notre engagement de chrétien dans le monde d'aujourd'hui... Et c'est à travers le lent cheminement d'une réflexion sur le « Pain de Vie » qu'il nous propose « d'aller en eaux profondes »...

■ Le discours sur le Pain de Vie que saint Jean nous rapporte n'est pas une page d'évangile facile à comprendre de prime abord, parce qu'il fait appel à tous les éléments de la Révélation du Mystère du Christ pour être compris : « Vrai homme et pourtant Fils de Dieu, venu dans le monde pour lui annoncer la Vérité et donnant sa vie pour sceller ce témoignage. »

■ Jésus est « le pain vivant descendu du ciel », c'est-à-dire « la Parole incarnée, et par cette Parole, il comble notre faim spirituelle - en ce sens il donne sens à notre vie, il est celui qui donne la vraie vie.

■ « Le pain que je donnerai, c'est ma chair donnée pour que le monde ait la vie » (Jean 6, 51). Nous pourrions nous étonner de ne pas comprendre ce que le Christ nous dit si nous en restons au premier degré de notre réflexion...

■ « Ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson, celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui » (Jean 6, 55-56).

■ Ces paroles sont humainement incompréhensibles et pourtant elles nous font vivre, voilà le paradoxe de notre foi... Laissons-nous en toute confiance instruire par le Christ pour vivre pleinement son message, pour mieux comprendre et vivre à notre tour ce qu'est le véritable sacrifice que Dieu attend de nous : Sacrifier, « faire du sacré », c'est entrer simplement mais en toute sincérité, en toute vérité, en communion avec le Dieu de la Vie, « faire du sacré » ce n'est pas tuer mais vivre et « faire vivre nos frères en devenant leurs serviteurs ».

■ Ainsi la dernière étape de la conversion de nos cœurs que nous propose le Christ serait de ne plus chercher à « faire » du sacré, mais à vivre en plénitude cette communion que le Christ nous offre, communion avec lui, communion avec tous ceux qui nous entourent, communion avec le monde d'aujourd'hui pour mieux le transformer et accueillir en lui la vie que le Seigneur nous donne en partage.

Fra' Jean-Louis



**DIMANCHE 5 AOÛT –
18^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT JEAN 6, 24-35**

« *Jésus, le pain de vie* »

24 La foule s'était aperçue que Jésus n'était pas au bord du lac, ni ses disciples non plus. Alors les gens prirent les barques et se dirigèrent vers Capharnaüm à la recherche de Jésus.

25 L'ayant trouvé sur l'autre rive, ils lui dirent :
« Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? »

26 Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés.

27 Ne travaillez pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui se garde jusque dans la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme, lui que Dieu, le Père, a marqué de son empreinte. »

28 Ils lui dirent alors :
« Que faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? »
Jésus leur répondit :

29 « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. »

30 Ils lui dirent alors :
« Quel signe vas-tu accomplir pour que nous puissions le voir, et te croire ?

Quelle œuvre vas-tu faire ?

31 Au désert, nos pères ont mangé la manne ;
comme dit l'Écriture :

Il leur a donné à manger le pain venu du ciel. »

32 Jésus leur répondit : « Amen, amen, je vous le dis : ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le pain venu du ciel.

33 Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. »

34 Ils lui dirent alors :
« Seigneur, donne-nous de ce pain-là, toujours. »

35 Jésus leur répondit :
« Moi, je suis le pain de la vie.
Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim
celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. »





**DIMANCHE 5 AOÛT –
18^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT JEAN 6, 24-35**

Nous poursuivons notre lecture du chapitre 6 de l'évangile de Jean. Il y a eu d'abord la multiplication des pains. Le récit se terminait par un départ apparemment brusqué de Jésus parce que, nous dit Jean, « *il savait qu'ils étaient sur le point de venir le prendre de force et faire de lui leur roi ; alors de nouveau il se retira, tout seul, dans la montagne* ». Ses disciples, eux, s'étaient rendus en barque du côté de Capharnaüm ; Jésus les y avait rejoints en marchant sur les eaux (6, 16-21). C'est dans la synagogue de Capharnaüm que Jésus prononce son grand discours sur le pain de vie qui débute avec le passage de ce dimanche.

Il commence de manière très solennelle. Alors que les gens lui demandent tout simplement comment il est arrivé là (« *Rabbi, quand es-tu arrivé ici ?* »), Jésus ne répond pas directement à la question ; il déclare : « *Amen, amen, je vous le dis.* » Cette formule dans le Nouveau Testament a exactement la même fonction que la formule très habituelle des prophètes : « *Oracle du Seigneur* » ou « *Ainsi parle le Seigneur* », manière de dire : Attention, ce que j'ai à vous dire est grave, difficile à entendre, mais c'est pourtant bien la vérité. Nous voilà prévenus.

Effectivement, le discours sur le pain de vie est certainement l'une des choses les plus difficiles à comprendre. La preuve en est que, par trois fois, les auditeurs vont l'interrompre par des objections. Mais, Jésus, patiemment, pas à pas, va les mener au bout de la Révélation. Car ce qui fait la difficulté de ce discours (et sa splendeur aussi), c'est qu'il articule tous les éléments de la Révélation du mystère du Christ : vrai homme et pourtant Fils de Dieu, venu dans le monde pour lui annoncer la vérité, et donnant sa vie pour sceller ce témoignage. Dans le discours sur le pain de vie, on entend à tout instant résonner la longue méditation de Jean dans le Prologue : Il est le Verbe ; Il est venu dans le monde ; à ceux qui croient en lui il apporte la vie.

Mais Jésus va pas à pas, avons-nous dit : il suffit de le suivre. Après les avoir alertés sur la difficulté de ce qu'il va leur dire « *Amen, Amen, je vous le dis* », il reparle de la multiplication des pains qui vient d'avoir lieu, mais c'est pour leur dire qu'ils n'ont pas tout compris : « *Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés.* » Autrement dit, vous en êtes restés à l'immédiat ; là où vous n'avez vu que le bon moment du repas que je vous distribuais, vous auriez dû reconnaître le Père agissant à travers moi.

Ce repas en était le signe. C'est moi qui suis venu apporter la nourriture qui se garde jusque dans la vie éternelle.

Cette distinction entre nourriture matérielle et nourriture spirituelle était un thème favori de la religion juive. On connaissait par cœur la phrase du livre du Deutéronome : « *L'homme ne vit pas seulement de pain mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu* » (sous entendu, sa Parole ; Dt 8,3) et celle du livre de la Sagesse : « *Ce n'est pas la production de fruits qui nourrit l'homme, mais bien ta Parole qui fait subsister ceux qui croient en toi* » (Sg 16, 26). D'ailleurs, les auditeurs de Jésus ont très bien compris cette distinction qu'il leur propose : « *Ne travaillez pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui se garde jusque dans la vie éternelle...* »

Ils ont tellement bien compris qu'ils demandent aussitôt : « *Que faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?* » En revanche, ils n'ont pas réagi sur la deuxième partie de la phrase de Jésus, sa désignation comme Fils de l'homme : « *Ne travaillez pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui se garde jusque dans la vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l'homme, lui que Dieu, le Père, a marqué de son empreinte.* » Ils n'ont pas réagi – et pour cause - : c'est le mystère de l'Incarnation qui est là, inacceptable pour des oreilles humaines. Jésus se désigne ici comme le Messie, consacré par Dieu (« *marqué de son empreinte* ») qui donne la Parole de Dieu, nourriture de vie éternelle.

Alors Jésus reprend la même révélation sous une autre forme : « *L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.* » Il se présente à nouveau comme l'envoyé de Dieu, celui en qui il faut croire. Nouvelle audace : on ne croit qu'en Dieu seul dans la religion juive. Et comme ils sont encore dans la question « *que faut-il faire ?* », ils butent sur cette impossibilité de croire ; comment croire s'il n'y a pas de signe ? « *Quel signe vas-tu accomplir pour que nous puissions le voir, et te croire ? Quelle œuvre vas-tu faire ?* » Ils n'ont pas encore compris que « *L'œuvre de Dieu* », par définition, c'est Dieu qui l'accomplit : « *L'œuvre que Dieu fait c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.* » Nous n'avons qu'une seule chose à faire, laisser Dieu faire grandir en nous la foi en son envoyé.



**DIMANCHE 12 AOÛT -
19^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



**EVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT JEAN 6, 41- 51**

« Le Christ, le pain venu du ciel »

41 Comme Jésus avait dit :
« Moi, je suis le pain qui est descendu du ciel »,
les Juifs récriminaient contre lui :

42 « Cet homme-là n'est-il pas Jésus,
fils de Joseph ?

Nous connaissons bien son père et sa mère.

Alors comment peut-il dire :

« Je suis descendu du ciel ? »

43 Jésus reprit la parole :

« Ne récriminez pas entre vous.

44 Personne ne peut venir à moi,
si le Père qui m'a envoyé ne l'attire vers moi,
et moi,
je le ressusciterai au dernier jour.

45 Il est écrit dans les prophètes :

« Ils seront tous instruits
par Dieu lui-même ».

Tout homme qui écoute les enseignements
du Père vient à moi.

46 Certes, personne n'a jamais vu le Père,
sinon celui qui vient de Dieu :
celui-là seul a vu le Père.

47 Amen, amen, je vous le dis :
celui qui croit en moi a la vie éternelle.

48 Moi, je suis le pain de la vie.

49 Au désert,
vos pères ont mangé la manne,
et ils sont morts ;

50 mais ce pain-là, qui descend du ciel,
celui qui en mange ne mourra pas.

51 Moi, je suis le pain vivant,
qui est descendu du ciel :
si quelqu'un mange de ce pain,
il vivra éternellement.

Le pain que je donnerai,

c'est ma chair,

donnée pour que le monde ait la vie. »





**DIMANCHE 12 AOÛT –
19^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 41- 51

Nous continuons la lecture du discours sur le pain de vie, chez saint Jean. Jésus vient d'annoncer : « *Moi, je suis le pain de la vie, celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif* », ce qui, lu à travers les lignes, est une prétention formidable. Car le peuple élu sait bien qu'il y a deux sortes de nourriture : les matérielles, les spirituelles. Et l'unique nourriture spirituelle valable, véritablement vivifiante, c'est la Parole de Dieu. Et voilà que cet homme-là, Jésus, prétend être cette nourriture vivifiante. Il a même ajouté : « *Moi, je suis le pain qui est descendu du ciel* », ce qui est très exactement la définition de la Parole de Dieu dans l'Ancien Testament.

La réaction ne se fait pas attendre : « *Cet homme-là n'est pas Jésus, fils de Joseph ? Nous connaissons bien son père et sa mère. Alors comment peut-il dire : "Je suis descendu du ciel ?"* » C'est bien la question qui est au cœur du mystère chrétien : Jésus vrai homme peut-il être aussi vrai Dieu ?

Jésus ne répond pas directement. Il reprend ce qu'il a dit plus haut : « *Tous ceux que le Père me donne viendront à moi* » (v.37) et il ajoute : « *Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire* » (v.44). Dans l'œuvre du salut, c'est Dieu qui a l'initiative ; elle ne contraint pas mais sollicite notre réponse libre. Mais pour ceux qui voudront bien se laisser attirer, Jésus complète la Révélation. Dans ces quelques versets, il répète trois fois « *Je suis* », ce qui est, là encore, pour une oreille juive, l'affirmation de sa divinité. Seul Dieu peut dire « *Je suis* », c'est même le Nom qu'il a révélé à Moïse (Ex. 3). Et Jésus ajoute : « *Certes, personne n'a jamais vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu : celui-là seul (il parle de lui, ici, bien sûr) a vu le Père.* »

Après la multiplication des pains, les Galiléens l'appelaient le Grand Prophète, mais ils étaient encore bien en deçà de la réalité !

Il n'est pas un prophète - fut-ce le plus grand -, il est la Parole même de Dieu. Il est « le pain vivant descendu du ciel », c'est-à-dire la Parole incarnée ; il est celui qui comble la faim spirituelle de l'homme ; il est celui qui donne la vraie vie.

De tout cela la manne n'était, tout compte fait, qu'une pâle image : « *Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais ce pain-là, qui descend du ciel, celui qui en mange ne mourra pas.* » Bien sûr, on entend ici le Prologue de Jean : « *La Parole s'est faite chair et elle a habité parmi nous* » (Jn 1, 14).

Nouveau pas dans la Révélation, Jésus va dire maintenant comment il nourrit le monde. Une parole, on la lit, on essaie de la comprendre, voire d'y conformer sa vie. Mais Jésus va plus loin : il parle de chair à manger, de nourriture, c'est-à-dire d'assimilation profonde. « *Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie.* » Il évoque ici, très certainement, la Passion et la croix. Bien sûr, là encore, nous butons sur le mystère, et ses auditeurs n'y ont pas manqué, mais on ne peut nier que tout le Nouveau Testament a compris que c'est dans la Passion et la croix du Christ que le monde a retrouvé la vie. Faut-il s'étonner de ne pas comprendre ? Comment la raison raisonnante, notre pesante raison humaine atteindrait-elle le mystère du Père ? Nous n'avons qu'une seule chose à faire : nous laisser attirer par Dieu. « *Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté* » (Ep 1,9). Dieu ne demande qu'à nous faire connaître le mystère de sa volonté ; c'est bien pour cela qu'il a envoyé son Fils « *venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité* » (Jn 18, 37).

Encore faut-il accepter cette révélation : « *Ne récriminez pas entre vous* », dit Jésus à ses auditeurs, leur rappelant ainsi que, depuis toujours, le peuple à la nuque raide a la tentation de « murmurer », comme dit le livre de l'Exode (juste avant l'épisode de la manne, entre autres). Dans la fin du discours, Jésus promettra à ses fidèles le don de l'Esprit qui seul peut faire assimiler le pain de vie. En attendant, il répète seulement cette vérité proprement vitale : « *Ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui* » (vv. 55-56 ; texte du 20^{ème} dimanche).

Difficile à comprendre ? Sûrement, mais nous avons le meilleur professeur : « *Ils seront tous instruits par Dieu lui-même* » (promettaient les prophètes pour les derniers jours). « *Tout homme qui écoute les enseignements du Père vient à moi.* » Ainsi va la foi : « *Nul ne vient à moi si mon Père ne l'attire* » (v.44). Grâce à Dieu, au vrai sens du terme, il suffit de se laisser attirer, de se laisser instruire.



MERCREDI 15 AOÛT – ASSOMPTION DE LA VIERGE MARIE

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC I, 39-56

« Heureuse, celle qui a cru »

39 En ces jours-là, Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée.

40 Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth.

41 Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie de l'Esprit saint,

42 et s'écria d'une voix forte :

« Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni.

43 Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi?

44 Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation, l'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi.

45 Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur.»

46 Marie dit alors :

« Mon âme exalte le Seigneur,

47 mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.

48 Il s'est penché sur son humble servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse.

49 Le Puissant fit pour moi des merveilles ; Saint est son nom !

50 Son amour s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

51 Déployant la force de son bras, il disperse les superbes.

52 Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles.

53 Il comble de bien les affamés, renvoie les riches les mains vides.

54 Il relève Israël son serviteur, il se souvient de son amour,

55 de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race à jamais. »

56 Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna chez elle.





**MERCREDI 15 AOÛT –
ASSOMPTION DE LA VIERGE MARIE**

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT LUC 1, 39-56**

Nous sommes encore au tout début de l'évangile de Luc ; il y a eu, d'abord, les deux récits d'Annonciation : à Zacharie pour la naissance de Jean-Baptiste, puis à Marie pour la naissance de Jésus ; et voici ce récit que nous appelons couramment la « Visitation ». Tout cela a plutôt les apparences d'un récit de famille, mais il ne faut pas s'y tromper : en fait, Luc écrit une œuvre éminemment théologique ; il faut sûrement donner tout son poids à la phrase centrale de ce texte : « *Élisabeth fut remplie de l'Esprit saint, et s'écria d'une voix forte* » ; cela veut dire que c'est l'Esprit saint en personne qui parle pour annoncer dès le début de l'Évangile ce qui sera la grande nouvelle de l'évangile de Luc tout entier : celui qui vient d'être conçu est le « Seigneur ». Et quelles sont ces paroles que l'Esprit inspire à Élisabeth ? « *Tu es bénie... le fruit de tes entrailles est béni* » : ce qui veut dire Dieu agit en toi et par toi et Dieu agit en ton fils et par ton fils. Comme toujours l'Esprit Saint est celui qui nous permet de découvrir dans nos vies et celle des autres, tous les autres, la trace de l'œuvre de Dieu. Luc n'ignore certainement pas non plus que la phrase d'Élisabeth « *Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni* » reprend au moins partiellement une phrase de l'Ancien Testament. C'est dans le livre de Judith (Jdt 13,18-19) : quand Judith revient de l'expédition dans le camp ennemi, où elle a décapité le général Holopherne, elle est accueillie dans son camp par Ozias qui lui dit : « *Tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Seigneur Dieu.* » Marie est donc comparée à Judith : et le rapprochement entre ces deux phrases suggère deux choses : la reprise de la formule « *tu es bénie entre toutes les femmes* » laisse entendre que Marie est la femme victorieuse qui assure à l'humanité la victoire définitive sur le mal ; quant à la finale (pour Judith « *béni est le Seigneur Dieu* » et pour Marie « *le fruit de tes entrailles est béni* »), elle annonce que le fruit des entrailles de Marie est le Seigneur lui-même. Décidément, ce récit de Luc n'est pas seulement anecdotique ! Au passage, on ne peut pas s'empêcher de comparer la force de parole d'Élisabeth au mutisme de Zacharie ! Parce qu'elle est remplie de l'Esprit saint, Élisabeth a la force de parler ; tandis que Zacharie, lui, ne savait plus parler après le passage de l'ange parce qu'il avait douté des paroles qui lui annonçaient la naissance de Jean-Baptiste. Quant à Jean-Baptiste, lui aussi, il manifeste sa joie : Élisabeth nous dit qu'il « *tressaille d'allégresse* » dès qu'il entend la voix de Marie. Il faut dire que lui aussi est rempli de l'Esprit saint, comme l'avait annoncé l'ange à Zacharie : « *Sois sans crainte, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean. Tu en auras joie et allégresse et beaucoup se réjouiront de sa naissance... il sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère.* » Revenons aux paroles d'Élisabeth : « *Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ?* » ; elles aussi nous renvoient à un épisode de l'Ancien Testament : l'arrivée de l'arche d'Alliance à Jérusalem (2 Sm 6, 2-11) ; lorsque David se fut installé comme roi à Jérusalem, lorsqu'il eut un palais digne du roi d'Israël, il envisagea de faire monter l'arche d'Alliance dans cette nouvelle capitale. Mais il était partagé entre la ferveur et la crainte ; il y eut donc une première étape dans la ferveur et la joie : « *David réunit toute l'élite d'Israël, trente mille hommes. David se mit en route et partit, lui et tout le peuple qui était avec lui... pour faire monter l'arche de Dieu sur laquelle a été prononcé un nom, le Nom du Seigneur le tout-puissant, siégeant sur les chérubins. On chargea l'arche de Dieu sur un chariot neuf... David et toute la maison d'Israël s'ébattaient devant le Seigneur au son de tous les instruments (de cyprès), des cithares, des harpes, des tambourins, des sistres et des cymbales...* » Mais là se produisit un incident qui rappela à David qu'on ne met pas impunément la main sur Dieu : un homme qui avait mis la main sur l'arche sans y être habilité mourut aussitôt. Alors, chez David la crainte l'emporta et il dit « *comment l'Arche du Seigneur pourrait-elle venir chez moi ?* » Du coup le voyage s'arrêta là : David crut plus prudent de renoncer à son projet et remisa l'Arche dans la maison d'un certain Oved-Edom où elle resta trois mois, apportant le bonheur à cette maison. Voilà David rassuré. « *On vint dire au roi David : le Seigneur a béni la maison de Oved-Edom et tout ce qui lui appartient à cause de l'arche de Dieu. David partit alors et fit monter l'arche de Dieu de la maison d'Oved-Edom à la Cité de David dans la joie... David tournait de toutes ses forces devant le Seigneur... David et toute la maison d'Israël faisaient monter l'arche du Seigneur parmi les ovations et au son du cor.* » On peut penser que Luc a été heureux d'accumuler dans le récit de la Visitation les détails qui rappellent ce récit de la montée de l'arche à Jérusalem : les deux voyages, celui de l'arche, celui de Marie se déroulent dans la même région, les collines de Judée ; l'arche entre dans la maison d'Oved-Edom et elle y apporte le bonheur (2 Sm 6,12), Marie entre dans la maison de Zacharie et Élisabeth et y apporte le bonheur ; l'arche reste 3 mois dans cette maison d'Oved-Edom, Marie restera 3 mois chez Élisabeth ; enfin David dansait devant l'arche (le texte nous dit qu'il « *sautait et tournait* ») (2 Sm 6,16), et Luc note que Jean-Baptiste « *bondit de joie* » devant Marie qui porte l'enfant. Tout cela n'est pas fortuit, évidemment. Luc nous donne de contempler en Marie la nouvelle arche d'Alliance. Or l'arche d'Alliance était le lieu de la Présence de Dieu. Marie porte donc en elle mystérieusement cette présence de Dieu ; désormais Dieu habite notre humanité : « *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* » Tout cela grâce à la foi de Marie : Élisabeth lui dit « *Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des*

paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur.» En guise de réponse aux paroles d'Élisabeth, Marie entonne le Magnificat ; une chose assez surprenante à propos du Magnificat : dans nos Bibles à cette page de Saint Luc, on trouve dans la marge des quantités de références à d'autres textes bibliques; et l'on peut reconnaître des bribes de plusieurs psaumes dans presque toutes les phrases du Magnificat. Ce qui veut dire que Marie n'a pas inventé les mots de sa prière. Pour exprimer son émerveillement devant l'action de Dieu, elle a tout simplement repris des phrases prononcées par ses ancêtres dans la foi. Il y a là, déjà, une double leçon : d'humilité d'abord. Spontanément, pourtant mise devant une situation d'exception, Marie reprend tout simplement les expressions de la prière de son peuple. De sens communautaire ensuite: on dirait aujourd'hui de sens de l'Église. Car aucune des citations bibliques reprises dans le Magnificat n'a un caractère individualiste ; elles concernent toujours le peuple tout entier. C'est l'une des grandes caractéristiques de la prière juive et maintenant de la prière chrétienne : le croyant n'oublie jamais qu'il fait partie d'un peuple et que toute vocation, loin de le mettre à l'écart, le met au service de ce peuple. On retrouve dans la prière de Marie les grands thèmes des prières bibliques : j'en retiens au moins quatre: Premièrement, la joie de la foi. Deuxièmement, la fidélité de Dieu à ses promesses et à son Alliance. Troisièmement, l'action de grâce pour l'œuvre de Dieu. Quatrièmement, la prédilection de Dieu pour les pauvres et les petits.

premièrement, la joie de la foi: « *Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon sauveur* » ; on trouve presque la réplique de cette phrase chez Isaïe : « *Je tressaille de joie dans le Seigneur, mon âme exulte en mon Dieu* » (Is 61, 10 : c'est un texte du troisième Isaïe, donc vers 500 av.J.C.) Et cent ans plus tôt, vers 600 av. J.C., Habacucq avait dit : « *Je serai dans l'allégresse à cause du Seigneur, j'exulterai à cause du Dieu qui me sauve* » (Ha 3, 18). Dans les psaumes, aussi, on trouve des quantités d'expressions de cette joie profonde des croyants. Par exemple, « *J'exulte de tout mon cœur et je lui rends grâce en chantant : le Seigneur est la force de son peuple* » (Ps 28). « *Magnifiez avec moi le Seigneur, exaltons tous ensemble son nom... Rien ne manque à ceux qui cherchent le Seigneur* » (Ps 34, 4. 11). « *Je jubilerai à cause du Seigneur, j'exulterai, joyeux d'être sauvé* » (Ps 35, 9). Et Léa, l'épouse de Jacob, avait déjà dit à propos d'une naissance : « *Quel bonheur pour moi ! Car les filles m'ont proclamée heureuse* » (Gn 30, 13). Deuxièmement, la fidélité de Dieu à ses promesses et à son Alliance : « *Toi, Israël, mon serviteur, Jacob, toi que j'ai choisi, descendance d'Abraham, mon ami, toi que j'ai tenu depuis les extrémités de la terre, toi que depuis ses limites j'ai appelé, toi à qui j'ai dit 'Tu es mon serviteur, je t'ai choisi...'* » (Is 41, 8 - 9). « *Tu accorderas à Jacob ta fidélité et ton amitié à Abraham. C'est ce que tu as juré à nos pères depuis les jours d'autrefois* » (Mi 7, 20). « *Seigneur, pense à la tendresse et à la fidélité que tu as montrées depuis toujours* » (Ps 25, 6). « *Je danserai de joie pour ta fidélité, car tu as vu ma misère et connu ma détresse* » (Ps 31, 8). « *Il s'est rappelé sa fidélité, sa loyauté, en faveur de la maison d'Israël. Jusqu'au bout de la terre, on a vu la victoire de notre Dieu* » (Ps 98, 3). « *Car le Seigneur est bon, sa fidélité est pour toujours, et sa loyauté s'étend d'âge en âge* » (Ps 100, 5). « *La fidélité du Seigneur, depuis toujours et pour toujours, est sur ceux qui le craignent, et sa justice pour les fils de leurs fils, pour ceux qui gardent son alliance et pensent à exécuter ses ordres* » (Ps 103, 17). Troisièmement, l'action de grâce pour l'œuvre de Dieu : c'est l'un des thèmes majeurs de la Bible, on le sait bien ; et quand on dit l'œuvre de Dieu, il s'agit toujours de l'unique sujet de toute la Bible, c'est-à-dire son grand projet, son œuvre de libération de l'humanité. Par exemple le psaume 67 : « *Que les peuples te rendent grâce, Dieu ! Que les peuples te rendent grâce tous ensemble ! Que les nations chantent leur joie !* » Ou encore : « *Il est ta louange, il est ton Dieu, lui qui a fait pour toi ces choses grandes et terribles que tu as vues de tes yeux* » (Dt 10, 21). « *Si haute est ta justice, Dieu! Toi qui as fait de grandes choses, Dieu, qui est comme toi?* » (Ps 71, 19). « *À son peuple il a envoyé la délivrance, prescrit pour toujours son alliance* » (Ps 111, 9). Quatrièmement, la prédilection de Dieu pour les pauvres et les petits : et toujours il intervient pour les rétablir dans leur dignité. « *Il s'est penché sur son humble servante, désormais tous les âges me diront bienheureuse* ». « *J'ai le cœur joyeux grâce au Seigneur, et le front haut grâce au Seigneur... Le Seigneur appauvrit et enrichit, il abaisse, il élève aussi. Il relève le faible de la poussière et tire le pauvre du tas d'ordures pour les faire asseoir avec les princes et leur attribuer la place d'honneur.* » (C'est Anne, la maman de Samuel, qui parle ; 1 S 2, 1. 7. 8). « *Il relève le faible de la poussière, il tire le pauvre du tas d'ordures, pour l'installer avec les princes, avec les princes de son peuple* » (Ps 113, 7). « *Ainsi parle celui qui est haut et élevé, qui demeure en perpétuité et dont le nom est saint : Haut placé et saint je demeure, tout en étant avec celui qui est broyé et qui en son esprit se sent rabaissé, pour rendre vie à l'esprit des gens rabaissés, pour rendre vie au cœur des gens broyés.* » (Is 57,15). « *Le Seigneur a culbuté les trônes des orgueilleux, il a établi les humbles à leur place* » (Si 10, 14)... Comment ne pas dire avec Marie, et tout son peuple avant elle : « *Mon âme exalte le Seigneur, j'exulte de joie en Dieu, mon sauveur* » ?

Complément :

Sur le 1er : « *Que je redise toutes tes louanges aux portes de la fille de Sion, et que j'exulte à cause de ton salut* » (Ps 9, 15). « *Je pourrai louer le nom de Dieu par un chant, le magnifier par des actions de grâce* » (Ps 69, 31). Sur le 2e : « *Il donne de grandes victoires à son roi, il agit avec fidélité envers son messie, envers David et sa dynastie pour toujours* » (Ps 18, 51). « *Moi, je compte sur ta fidélité : que mon cœur jouisse de ton salut, que je chante au Seigneur pour le bien qu'il m'a fait !* » (Ps 13, 6). Sur le 4e : « *... Les choses ne seront plus ce qu'elles étaient: qu'on élève ce qui est bas, qu'on abaisse ce qui est élevé* » (Ez 21, 31). « *Tel est faible et dépourvu de soutien, manquant de force et riche de dénuement : mais les yeux du Seigneur l'ont regardé avec bienveillance, il l'a redressé de son humiliation. Il lui a relevé la tête et beaucoup s'en sont étonnés* » (Si 11, 12). « *Il a désaltéré le gosier avide et bien rempli le ventre affamé* » (Ps 107, 9).

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE MARIE

Se préparer à la fête de l'Assomption de la Vierge Marie

Frères et sœurs, quels enseignements pouvons-nous tirer pour notre foi en cette fête de l'Assomption de la Vierge Marie?

Tout d'abord nous pouvons confesser que, oui, c'est bien vrai, la mort est vaincue. Un être de notre race humaine, une femme, fille des hommes, s'est endormie dans la mort mais n'a pas été anéantie par elle. En montant au ciel, Marie s'adresse à nous tous en nous disant : «Oui, mon Fils, le Christ Jésus, a terrassé la mort par sa Pâque sur la croix. La Porte du ciel est ouverte ! La mort est morte.»

Mais Marie nous dit plus encore par son Assomption. Si la mort n'est plus un point final, un anéantissement, elle est désormais une entrée dans la gloire. Toute destinée humaine s'achève par la résurrection. Notre vie n'est pas bornée par la mort. Elle est faite pour communier à la vie de Dieu. Jésus l'avait annoncé : «Je suis la Résurrection et la Vie. Qui vit et croit en moi, fût-il mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais» (Jn 11,25-26). En Marie, elle qui a vécu et cru pleinement en Jésus, s'est réalisée la promesse du Christ. Et Marie nous dit en ce jour avec l'apôtre Paul : «Pour vous, votre cité se trouve dans les cieux d'où vous attendez ardemment le Seigneur Jésus-Christ. Il transfigurera votre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire» (cf. Ph 3,20-21). Le Seigneur veut tous nous glorifier dans son Royaume.

La fête de l'Assomption de la Vierge Marie est donc une fête de l'espérance. Elle nous dit quelque chose sur notre devenir. Nous en avons déjà la connaissance par la mort et la résurrection de Jésus mais, aujourd'hui, un supplément d'espérance nous est donné. En effet, la glorification de Jésus est celle d'un être qui est pleinement homme mais aussi pleinement Dieu. Tandis que la glorification de Marie est celle d'un être pétri d'humanité sans avoir part à quelque chose de divin. Marie est l'une d'entre nous. Elle est la première de cordée de toute l'humanité en marche vers l'accomplissement du Salut. En la fête de l'Assomption paraît ce que l'humanité sera quand toutes choses seront accomplies et que Dieu sera «tout en tous».

Mais cette fête ne se contente pas de tourner nos yeux vers le futur. Elle nous invite à voir ce qui est déjà là. Elle manifeste ce qui est déjà donné, ce qui est présent dès maintenant. Elle a pour but de nous aider à voir et donc de modifier notre regard pour mieux voir la grandeur du présent. Le monde à venir n'est pas un monde qui viendrait s'ajouter au monde actuel ou le remplacer. Le monde à venir n'est pas un complément du monde présent. Il est ce monde, l'unique et même monde, pleinement arrivé à maturité. Il est ce monde, non pas nié, mais achevé, parce qu'il a donné le fruit qui justifie tout le temps de la maturation et de la croissance. Il est un monde pleinement humanisé, l'humanité ayant elle-même donné le meilleur d'elle-même.

Or, frères et sœurs, n'est-il pas triste de voir que de génération en génération se transmet toujours, bien que sous des formes différentes, la même croyance qui voudrait que ce monde soit basement matériel, lourd et opaque à l'action de l'esprit ? Une croyance en un dualisme entre la matière qui serait mauvaise et l'esprit qui serait bon. Or la foi chrétienne démonte ce dualisme par l'incarnation du Verbe où l'esprit rejoint la chair et par la Résurrection du Christ où la chair est glorifiée dans l'esprit. Marie, glorifiée au ciel en sa chair humaine, atteste que toute chose est habitée par un dynamisme qui est spirituel. Chaque être humain porte en lui quelque chose que le temps et l'espace dans leur forme actuelle ne peuvent enfermer. Quelque chose de profondément accordé à la volonté du Créateur et qui lui répond. Quelque chose qui a valeur de promesse. Ainsi l'histoire humaine nous apparaît comme une graine dont la forme ne laisse pas deviner l'ampleur de l'arbre, ni le bourgeon, l'éclatante couleur du fruit. Ainsi l'histoire humaine est-elle comme le grain de blé qui dort dans la terre, cerné par des forces de mort, avant de jaillir dans la lumière et l'or de la moisson. Dans notre humanité, dans notre corps, dans notre âme, dans notre cœur, il y a la puissance de l'Esprit qui nous donne part à la dignité d'enfants de Dieu. Nous portons en chacun de nous des germes d'éternité qui ne demandent qu'à éclore en une «masse éternelle de gloire» (2 Co 4,17).

Chers frères et sœurs, il est grand le mystère de notre foi ! Mais qu'est-ce qu'il est beau ce message qui relève l'homme, le guérit, le libère ! Sur cette terre d'Aubrac où les vastes étendues donnent l'impression que le ciel touche la terre, il y a de quoi méditer sur le mystère de l'homme et de Dieu, le mystère de l'homme qui regarde vers Dieu et le mystère de Dieu qui se penche vers l'homme.

Toi, Marie, Vierge bénie, qui, de la terre, est directement montée au ciel parce que ta vie de la terre touchait déjà, par sa sainteté et sa pureté, la joie du ciel, fais-nous grandir dans l'espérance.

Après toi, comme toi, avec toi, nous pourrions passer un jour de la vie de la terre à la gloire du ciel.

Soit bénie de venir en ce jour nous visiter pour nous conduire au Christ, la Porte unique par laquelle l'humanité peut entrer dans le Royaume du ciel.

(tiré d'une homélie de Jean-Michel Maldamé)

Homélie du frère Jean-Christophe – Fraternité Monastique de Jérusalem



**DIMANCHE 19 AOÛT –
20^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 51-58

« Jésus offert en nourriture pour la vie éternelle »

Après avoir multiplié les pains, Jésus disait à la foule:

51 « Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. »

52 Les Juifs discutaient entre eux : « Comment cet homme-là peut-il donner sa chair à manger ? »

53 Jésus leur dit alors : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

54 Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

55 En effet, ma chair est la vraie nourriture et mon sang est la vraie boisson.

56 Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui.

57 De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mangera vivra par moi.

58 Tel est le pain qui descend du ciel : il n'est pas comme celui que vos pères ont mangé. Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »



**DIMANCHE 19 AOÛT –
20^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 51-58

À la suite de ce discours, des quantités de gens ont cessé de suivre Jésus : ce qu'il disait était inacceptable ; alors il s'est retourné vers les douze et il leur a demandé : « *Et vous, ne voulez-vous pas partir ?* » C'est là que Pierre a répondu « *Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle* ».

Voilà le paradoxe de la foi : ces paroles sont humainement incompréhensibles et pourtant elles nous font vivre. Il nous faut suivre le chemin de Pierre : vivre de ces paroles, les laisser nous nourrir et nous pénétrer, sans prétendre les expliquer. Il y a là déjà une grande leçon : ce n'est pas dans les livres qu'il faut chercher l'explication de l'eucharistie ; mieux vaut y participer, laisser le Christ nous entraîner dans son mystère de vie.

Le mot qui revient le plus souvent dans ce texte, c'est la vie : « *Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie.* » La lettre aux Hébreux le dit bien « *En entrant dans le monde, le Christ dit : Voici je suis venu faire ta volonté* » et la volonté de Dieu, on le sait bien, c'est que le monde ait la vie. Une vie qui est cadeau : « *le pain que je donnerai* » ; tout est cadeau : Isaïe l'avait déjà annoncé « *Ô vous qui êtes assoiffés, venez vers les eaux, même celui qui n'a pas d'argent, venez ! Demandez du grain et mangez ; venez et buvez - sans argent, sans paiement - du vin et du lait. À quoi bon dépenser votre argent pour ce qui ne nourrit pas, votre labeur pour ce qui ne rassasie pas ? Écoutez donc, écoutez-moi, et mangez ce qui est bon ;*

que vous trouviez votre jouissance dans des mets savoureux : tendez l'oreille, venez vers moi, écoutez et vous vivrez » (Is 55, 1 - 3).

Et ce qui nous fait vivre, c'est le don du Christ, ce que nous appelons son sacrifice ; mais il ne faut pas nous méprendre sur le sens du mot « *sacrifice* ». Tout au long de l'histoire biblique, on a assisté à une transformation, une véritable conversion de la notion de sacrifice ; on peut déceler plusieurs étapes dans cette pédagogie qui a pris des siècles.

Au début de l'histoire biblique, le peuple hébreu pratiquait, comme beaucoup d'autres peuples, des sacrifices sanglants, d'humains et d'animaux.

Spontanément, pour s'approcher de Dieu, pour entrer en communion avec Lui (c'est le sens du mot « sacrifier » - « *sacrum facere* » - faire du sacré), on croyait devoir tuer. Au fond pour entrer dans le monde du Dieu de la vie, on lui rendait ce qui lui appartient, la vie, donc on tuait.

La première étape de la pédagogie biblique a été l'interdiction formelle des sacrifices humains ; et ce dès la première rencontre entre Dieu et le peuple qu'il s'est choisi; puisque c'est à Abraham que cette interdiction a été faite « *Ne lève pas la main sur l'enfant* » (Gn 22). Et depuis Abraham, cette interdiction ne s'est jamais démentie ; chaque fois qu'il l'a fallu, les prophètes l'ont rappelée en disant que les sacrifices humains sont une abomination aux yeux de Dieu. Et déjà, dès le temps d'Abraham, la Bible ouvre des horizons nouveaux (avec le sacrifice de Melchisédek) en présentant comme un modèle de sacrifice au Dieu très haut une simple offrande de pain et de vin (Gn 14).

On a pourtant continué quand même à pratiquer des sacrifices sanglants pendant encore des siècles. Dieu use de patience envers nous ; comme dit Pierre, « *Pour lui, mille ans sont comme un jour* »...

La deuxième étape, c'est Moïse qui l'a fait franchir à son peuple : il a gardé les rites ancestraux, les sacrifices d'animaux, mais il leur a donné un sens nouveau. Désormais, ce qui comptait, c'était l'alliance avec le Dieu libérateur.

Puis est venue toute la pédagogie des prophètes : pour eux, l'important, bien plus que l'offrande elle-même, c'est le cœur de celui qui offre, un cœur qui aime. Et ils n'ont pas de mots trop sévères pour ceux qui maltraitent leurs frères et se présentent devant Dieu, les mains chargées d'offrandes. « *Vos mains sont pleines de sang* », dit Isaïe (sous-entendu « le sang des animaux sacrifiés ne cache pas aux yeux de Dieu le sang de vos frères maltraités ») (Is 1, 15). Et Osée a cette phrase superbe que Jésus lui-même a rappelée: « *C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices* » (Os 6, 6). Michée résume magnifiquement cette leçon : « *On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que ton Dieu réclame de toi. Rien d'autre que de respecter le droit et la justice et de marcher humblement avec ton Dieu* » (Mi 6, 8).

L'étape finale de cette pédagogie, ce sont les fameux chants du Serviteur du deuxième Isaïe : à travers ces quatre textes, on découvre ce qu'est le véritable sacrifice que Dieu attend de nous ; sacrifier (faire du sacré), entrer en communion avec le Dieu de la vie, ce n'est pas tuer ; c'est vivre, et faire vivre nos frères en devenant leurs serviteurs.

Le Nouveau Testament présente souvent Jésus comme ce Serviteur annoncé par Isaïe ; sa vie est tout entière donnée depuis son entrée dans le monde, comme dit la lettre aux Hébreux ; sa vie tout entière est le sacrifice parfait tel que la Bible a essayé de l'inculquer à l'humanité. « *Le pain que je donnerai ; c'est ma chair donnée pour que le monde ait la vie.* » Et désormais, dans la vie donnée du Christ, nous accueillons la vie même de Dieu : « *De même que le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mangera vivra par moi.* »

La dernière conversion qui nous reste à faire, c'est de ne plus chercher à « *faire* » du sacré, mais à accueillir la Vie que Dieu nous donne.



**DIMANCHE 26 AOÛT –
21^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 60-69

« Tu as les paroles de la vie éternelle »

Jésus avait dit dans la synagogue de Capharnaüm :

« Celui qui mange ma chair
et boit mon sang a la vie éternelle. »

60 Beaucoup de ses disciples,
qui avaient entendu, s'écrièrent :
« Ce qu'il dit là est intolérable,
on ne peut pas continuer à l'écouter ! »

61 Jésus connaissait par lui-même
ces récriminations des disciples. Il leur dit :
« Cela vous heurte ?

62 Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter
là où il était auparavant ?...

63 C'est l'esprit qui fait vivre,
la chair n'est capable de rien.
Les paroles que je vous ai dites sont esprit
et elles sont vie.

64 Mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. »
Jésus savait en effet depuis le commencement qui étaient
ceux qui ne croyaient pas,
et celui qui le livrerait.

65 Il ajouta : « Voilà pourquoi je vous ai dit
que personne ne peut venir à moi si cela ne lui est pas
donné par le Père. »

66 À partir de ce moment,
beaucoup de ses disciples
s'en allèrent et cessèrent de marcher avec lui.

67 Alors Jésus dit aux Douze :
« Voulez-vous partir, vous aussi ? »

68 Simon-Pierre lui répondit :
« Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ?
Tu as les paroles de la vie éternelle.

69 Quant à nous, nous croyons,
et nous savons que tu es le Saint,
le Saint de Dieu. »



**DIMANCHE 26 AOÛT –
21^{ème} DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 60-69

Voilà la fin du discours sur le pain de vie. L'heure de la décision a sonné. Comme les arrivants sur la Terre promise, à la suite de Josué (cf. première lecture), ont eu à choisir une bonne fois quel dieu ils voulaient servir, les auditeurs de Jésus sont au pied du mur. Oui, ce qu'il dit est dur à entendre, faut-il refuser de l'écouter pour autant ? C'est toute la question.

La réponse sera diverse évidemment : certains de ses disciples cesseront de le suivre (v.66), tandis qu'au nom des Douze, Pierre aura la réponse de la foi. Cela se passe à Capharnaüm et l'on se demande bien pourquoi Jean juge utile de la préciser à trois reprises (vv.17, 24, 59) : le mystère pascal proprement dit, qui se profile sous tout ce discours, s'est pourtant déroulé à Jérusalem. Mais c'est à Capharnaüm, en Galilée, qu'il a été annoncé. (Jean est le seul, d'ailleurs, à noter au moment de la crucifixion que Jésus venait de Nazareth ; Jn 19,19). Il s'agit bien ici d'une annonce de la Passion : l'abandon des uns, le choix résolu des autres préfigurent la croix. Jésus est rejeté, déjà, par le grand nombre : douze, c'est tout ce qui reste de la grande foule (les cinq mille hommes) de la multiplication des pains. Et Jésus leur pose la question « de confiance » : « *Voulez-vous partir, vous aussi ?* »

Curieux vocabulaire : les uns « *s'en allèrent* », Pierre dit : « *À qui pourrions-nous aller ?* » Une fois de plus, la foi n'est pas un bagage, mais un chemin. Un chemin sur lequel il faut se laisser guider. « *Personne ne peut venir à moi (Jésus) si cela ne lui est pas donné par le Père.* » Bienheureux Pierre qui s'est contenté de recevoir le cadeau du Père ! À relire tout le discours, on est surpris, d'ailleurs, de la fréquence du verbe « donner », ici et dans tout l'évangile de Jean : Le Père donne le Fils, le Fils donne la vie ; il nous donne la vie par le partage de sa chair et de son sang, ce que Jésus résume en parlant à la Samaritaine : « *Si tu savais le don de Dieu !* » (Jn 4).

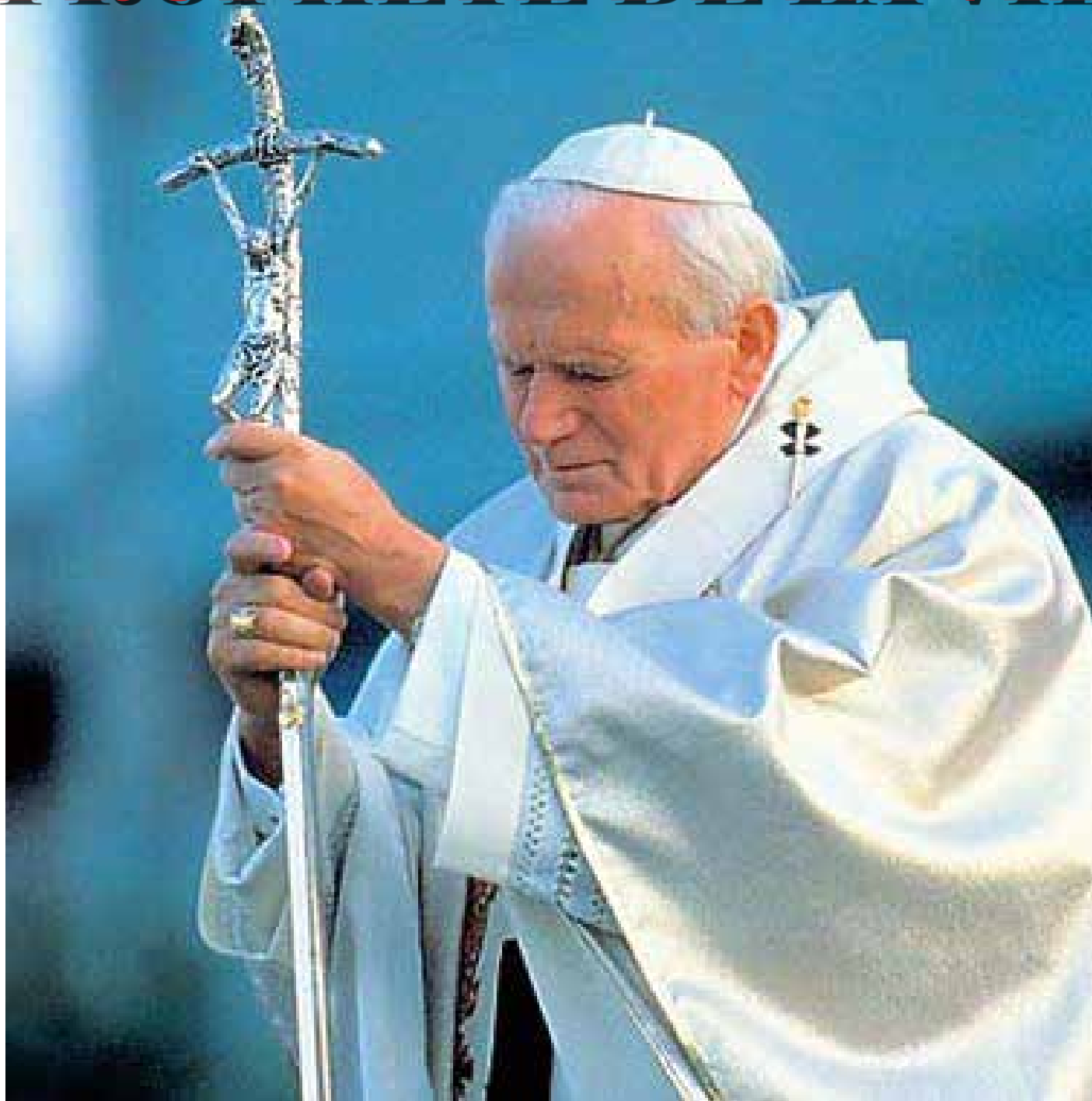
Reste le dernier don : celui de l'Esprit. Car lui seul fera entrer les croyants dans le mystère : « *La chair (c'est-à-dire l'homme réduit à ses seules forces) n'est capable de rien.* » L'annonce en est encore voilée ici : « *C'est l'esprit qui fait vivre.* » Plus tard, dans le discours après la Cène, la veille de sa mort, Jésus en parlera beaucoup plus explicitement. Cela veut-il dire que l'heure de cette ultime révélation n'avait pas encore sonné à Capharnaüm ? L'annonce du don de l'Esprit devait-elle être d'abord faite à Jérusalem ? « *Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai d'après du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra lui-même témoignage de moi ; et à votre tour, vous me rendez témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement* » (Jn 15, 26-27).

Pierre pressent tout cela lorsqu'il ose formuler la phrase décisive : « *Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu.* » Plus tard, il y aura tout loisir de méditer l'extraordinaire discours de Jésus à Capharnaüm, mais il aura fallu auparavant vivre la Passion et la résurrection du Christ. Le Fils de l'homme- vraiment homme, mortel –était bien l'envoyé de Dieu, « *le Saint de Dieu* ». Désormais, il est « *remonté là où il était auparavant* » (v.62) ; vivant de la vie même de Dieu, il la communique aux hommes ; il est vraiment « *le pain vivant, qui est descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement... Le pain qu'il donne, c'est sa chair, donnée pour que le monde ait la vie* » (v.51). Car la volonté du Père, c'est la vie du monde. Jésus avait bien dit : « *Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour* » (v.38-39).

Désormais, « *tout homme qui voit le Fils et croit en lui obtient la vie éternelle* » (v.40) : telle est la volonté de Dieu. Pour qu'elle se réalise au plus vite, Jésus nous a appris à dire : « *Que ta volonté soit faite.* »

N.B. : À la différence des trois évangiles synoptiques, l'évangile de Jean ne rapporte ni la profession de foi de Pierre à Césarée ni les annonces de la Passion. On peut considérer qu'on en a ici l'équivalent : l'annonce de la Passion (« *Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie.* ») ; la profession de foi de Pierre (« *Seigneur, vers qui pourrions-nous aller ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint, le Saint de Dieu.* »)

JEAN-PAUL II PROPHETE DE LA VIE



En 1995, le pape Jean-Paul II publiait une magnifique réflexion sur l'euthanasie et l'acharnement thérapeutique dans « Evangelium vitae » (L'Évangile de la vie), une encyclique consacrée à la valeur et à l'invulnérabilité de la vie humaine. Des thèmes souvent développés au long de son pontificat. Extraits.

L'EUTHANASIE, SYMPTÔME DE LA CULTURE DE MORT

La tentation de l'euthanasie se fait toujours plus forte, c'est-à-dire la tentation de se rendre maître de la mort en la provoquant par anticipation et en mettant fin ainsi « en douceur » à sa propre vie ou à la vie d'autrui.

Cette attitude, qui pourrait paraître logique et humaine, se révèle en réalité absurde et inhumaine, si on la considère dans toute sa profondeur. Nous sommes là devant l'un des symptômes les plus alarmants de la « culture de mort », laquelle progresse surtout dans les sociétés du bien-être, caractérisées par une mentalité utilitariste qui fait apparaître très lourd et insupportable le nombre croissant des personnes âgées et diminuées. Celles-ci sont très souvent séparées de leur famille et de la société, qui s'organisent presque exclusivement en fonction de critères d'efficacité productive, selon lesquels une incapacité irréversible prive une vie de toute valeur.

Pour porter un jugement moral correct sur l'euthanasie, il faut avant tout la définir clairement. Par euthanasie au sens strict, on doit entendre une action ou une omission qui, de soi et dans l'intention, donne la mort afin de supprimer ainsi toute douleur. « L'euthanasie se situe donc au niveau des intentions et à celui des procédés employés » (Nos 64 et 65).

LA TOUTE-PUISSANCE PAR L'ACHARNEMENT THÉRAPEUTIQUE

Il faut distinguer de l'euthanasie la décision de renoncer à ce qu'on appelle l'« acharnement thérapeutique », c'est-à-dire à certaines interventions médicales qui ne conviennent plus à la situation réelle du malade, parce qu'elles sont désormais disproportionnées par rapport aux résultats que l'on pourrait espérer ou encore parce qu'elles sont trop lourdes pour lui et pour sa famille.

Dans ces situations, lorsque la mort s'annonce imminente et inévitable, on peut en conscience « renoncer à des traitements qui ne procureraient qu'un sursis précaire et pénible de la vie, sans interrompre pourtant les soins normaux dus au malade en pareil cas ».

Il est certain que l'obligation morale de se soigner et de se faire soigner existe, mais cette obligation doit être confrontée aux situations concrètes; c'est-à-dire qu'il faut déterminer si les moyens thérapeutiques dont on dispose sont objectivement en proportion avec les perspectives d'amélioration.

Le renoncement à des moyens extraordinaires ou disproportionnés n'est pas équivalent au suicide ou à l'euthanasie; il traduit plutôt l'acceptation de la condition humaine devant la mort (N°65).

ACCOMPAGNER ET ÉCOUTER LA SOUFFRANCE

Dans la médecine moderne, ce qu'on appelle les « soins palliatifs » prend une particulière importance; ces soins sont destinés à rendre la souffrance plus supportable dans la phase finale de la maladie et à rendre possible en même temps pour le patient un accompagnement humain approprié.

Dans ce cadre se situe, entre autres, le problème de la licéité du recours aux divers types d'analgésiques et de sédatifs pour soulager la douleur du malade, lorsque leur usage comporte le risque d'abrèger sa vie.

De fait, si l'on peut juger digne d'éloge la personne qui accepte volontairement de souffrir en renonçant à des

interventions antidouleur pour garder toute sa lucidité et, si elle est croyante, pour participer de manière consciente à la Passion du Seigneur, un tel comportement « héroïque » ne peut être considéré comme un devoir pour tous. Pie XII avait déjà déclaré qu'il est licite de supprimer la douleur au moyen de narcotiques, même avec pour effet d'amoindrir la conscience et d'abrèger la vie, « s'il n'existe pas d'autres moyens, et si, dans les circonstances données, cela n'empêche pas l'accomplissement d'autres devoirs religieux et moraux ».

Dans ce cas, en effet, la mort n'est pas voulue ou recherchée, bien que pour des motifs raisonnables on en coure le risque: on veut simplement atténuer la douleur de manière efficace en recourant aux analgésiques dont la médecine permet de disposer.

Toutefois, « il ne faut pas, sans raisons graves, priver le mourant de la conscience de soi »: à l'approche de la mort, les hommes doivent être en mesure de pouvoir satisfaire à leurs obligations morales et familiales, et ils doivent surtout pouvoir se préparer en pleine conscience à leur rencontre définitive avec Dieu.

Ces distinctions étant faites, en conformité avec le magistère de mes prédécesseurs et en communion avec les évêques de l'Église catholique, je confirme que l'euthanasie est une grave violation de la loi de Dieu, en tant que meurtre délibéré moralement inacceptable d'une personne humaine. Cette doctrine est fondée sur la loi naturelle et sur la parole de Dieu écrite; elle est transmise par la tradition de l'Église et enseignée par le Magistère ordinaire et universel.

Une telle pratique comporte, suivant les circonstances, la malice propre au suicide ou à l'homicide (N° 65).

Tiré de la revue « Famille chrétienne », Hors-Série.

Dans la mort elle-même, la vie doit être célébrée et exaltée

La vie humaine est sacrée et inviolable, à chacune de ses étapes et en toute situation. Un être humain ne peut jamais perdre sa dignité, quelle que soit la condition physique, psychologique ou interpersonnelle dans laquelle il se trouve.

C'est pourquoi chaque personne mourante mérite et exige le respect inconditionnel dû à chaque personne humaine. « Jamais comme à l'approche de la mort et dans la mort elle-même, la vie doit être célébrée et exaltée. Celle-ci doit être pleinement respectée, protégée et assistée, même chez ceux qui en vivent la conclusion naturelle » (Jean-Paul II, 25 août 1990).

*Extrait de LA DIGNITÉ DU MOURANT,
par l'Académie pontificale pour la vie
(24-27 février 1999)*

UNE ÉGLISE DE TENDRESSE



Le pape François ne cesse de le rappeler : l'Église doit faire la «révolution de la tendresse» et manifester la « miséricorde de Dieu ». Elle doit être « capable d'aller au-delà de la simple écoute, une Eglise qui accompagne le chemin en se mettant en chemin avec les autres personnes ». Cette Église qui écoute, accompagne et soigne, prend appui sur une parole et un regard qui vont bien au-delà de la simple compassion. Cette Église-là, qui fait alliance avec un Autre, dont la puissance de résurrection est telle que tout être qui s'y abandonne est bien plus que soigné, restaure, redresse, guérit.

Dieu soigne-t-il ?



Marion Muller,
théologienne protestante, auteur de « La plainte, la menace et la grâce »
(Labor et Fides).

Qui est notre Dieu ? Un juge, un garant, contre lequel nous nous retournons à chaque épreuve ? Ou le Dieu de la vie, jusque dans la maladie ou l'agonie ?

J'aime la question ainsi posée : « Dieu soigne-t-il ? » Je l'ai pourtant rarement entendue, dans la litanie des questions collectées au chevet de patients auxquels je rendais visite, dans mon ministère d'aumônerie en milieu hospitalier. J'ai entendu, souvent : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? » Ou : « Vous croyez que Dieu va me guérir, Madame la Pasteur ? » Ou encore : « Comment je pourrais croire encore en Dieu avec tout ce qui m'arrive ? » Et chacune de ces questions, chez moi, en suscitait une autre : « Quel est le Dieu en lequel vous croyez ? »

Cette interrogation, je la gardais pour moi, la plupart du temps. Mais je savais qu'elle était la clef de l'accompagnement, l'enjeu de la rencontre. Et souvent, à mesure des visites, à longueur de patience, dans la logorrhée de ceux que l'angoisse fait parler, dans le silence de ceux à qui elle coud la bouche, je découvrais une image de Dieu comme on soulève, avec délicatesse, un pansement sur une plaie.

Car il existe, parmi les images que nous nous en faisons, un Dieu qui fait mal. Il existe une foi qu'on porte en soi comme une blessure. Une foi malade que l'expérience extrême de la vulnérabilité met à vif. Dans la Bible, c'est Job qui, le premier, fait l'expérience d'une foi délétère qui le sépare d'un Dieu dont il aura finalement la superbe intuition : celui qu'il n'appelle plus son tortionnaire, mais son défenseur, son goël, en hébreu (Job 19, 25).

Dis-moi qui est ton Dieu

Pour répondre à la question « Dieu soigne-t-il ? », il faut un préalable qui pourrait se formuler ainsi : « Dis-

moi qui est ton Dieu, je te dirai s'il soigne. »

J'ai demandé à Job, au début de son histoire, qui était son Dieu. Il m'a répondu : « C'est le Dieu de la rétribution. C'est un Juge qui se tient en haut lieu, un Garant qui assure que les justes reçoivent leur lot de bonheurs et les impies leur lot de malheurs. » J'ai eu peur pour mon ami Job : ce Dieu-là ne soigne pas. Il exécute des sentences. Comment pourrait-il lui venir en aide si un jour Job tombait malade ? Mais d'après Job, « tomber malade » ne pouvait pas lui arriver : il était juste et pieux, le Dieu Juge et Garant le protégeait. Arriva, pourtant, le malheur.

C'est une histoire vieille de plusieurs millénaires que celle de Job. Et pourtant, combien de fois ai-je retrouvé ce vieux frère dans un lit d'hôpital, meurtri d'avoir perdu ses certitudes, son assurance ? Combien

Quand le malheur arrive, combien sommes-nous à nous sentir punis par un Dieu auquel, jusqu'alors, on croyait à peine ?

sommes-nous à penser plus ou moins consciemment que le malheur n'arrive qu'aux autres ? Et lorsqu'il arrive, combien sommes-nous à nous sentir punis par un Dieu auquel, jusqu'alors, on croyait à peine ?

Alors, comme Job, nous subissons la double peine : à la détresse physique et psychologique s'ajoute la détresse spirituelle de se sentir mal-aimé. À la maladie s'ajoute le sentiment de la malédiction.

Les premiers secours spirituels

Je ne sais pas pourquoi certains tombent malades et d'autres non. Pourquoi certains se relèvent et d'autres meurent. Je sais seulement que dans ce que Maurice Bellet nomme si justement la traversée de l'en-bas, l'image d'un Dieu tortionnaire accable davantage, enfonce encore plus profondément dans le malheur.

Un doctorat de théologie ne suffit pas à connaître la hauteur, la largeur, la profondeur de Dieu. Mais plonger dans la très concrète réalité qu'est le monde de l'hôpital m'a rendue pragmatique : si la foi n'est pas un moteur, si elle n'est pas source de paix, de libération et de réconfort dans le grand malheur, si elle n'est pas l'occasion de se rapprocher du Dieu qui soigne, alors c'est une foi malade qu'il faut, dans la mesure du possible, revisiter.

L'urgence spirituelle, quand l'épée de Damoclès qui menace chacune de nos vies se fait dangereusement proche, c'est peut-être de faire alliance avec le Dieu qui soigne. Déblayer les mauvais catéchismes qui nous ont laissé entendre que Dieu, selon l'expression du Satan dans le livre de Job, nous a « protégés d'un enclos » (Job 1, 10). Ce Dieu garant de notre invulnérabilité devient nécessairement tyran dans notre malheur.

Ce Dieu garant, pourtant, est mort sur la croix. Dans mon expérience d'aumônier, je l'ai vu mourir dans des chambres d'hôpital où aucun curriculum vitae n'aurait pu justifier qu'il faille en passer par de telles agonies. Si Dieu n'est plus le garant de ma sécurité, s'il n'est pas celui qui me protège de tout mal et de toute souffrance, alors qui est-il ?

Et si l'on ne guérit pas

Il faut bien admettre que « soigner » est souvent entendu comme un euphémisme de « guérir ». Or ce sont deux actions, deux visées tout à fait différentes, du point de vue très concret de la peur qui habite une personne atteinte d'une maladie grave. Ce qui intéresse cette personne, dans un premier temps, c'est de savoir si elle va s'en sortir. Vivante. Physiquement vivante. On est prêt à renoncer à beaucoup de choses, à passer par de lourdes épreuves physiques, lorsqu'on est pris par l'urgence de survivre. Le soin, peu importe. Prendre soin semble dérisoire devant l'enjeu de la guérison.

Mais tout chemin peut se faire. Et selon les étapes nommées par Élisabeth Kübler-Ross, après le déni, la révolte, le marchandage, la dépression, vient parfois l'acceptation.

Lorsqu'une personne en vient à envisager que peut-être, elle ne guérira pas, quelque chose peut commencer. Quelque chose qui n'est plus nécessairement se battre pour guérir, mais prendre soin. Dans le concret du corps, les unités de soins palliatifs œuvrent sans relâche non seulement pour le confort, contre la douleur, mais aussi pour soigner l'image que la personne a d'elle-même... Dans le concret de l'esprit, je crois en un Dieu qui soigne sans relâche et relève la personne en l'appelant par son nom, en lui rappelant son indéfectible valeur.

Un Dieu subversif qui, en toute circonstance, est le révélateur de notre santé.

Être sain devant Dieu

On peut être condamné par les médecins et être sain devant Dieu, voilà la bonne nouvelle de l'Évangile. Elle n'est pas lettre morte ou simple effet de langage. Passez une journée dans un hôpital et vous trouverez des médecins malades et des malades qui guérissent ceux qui leur rendent visite. J'ai été guérie plus souvent qu'à mon tour par des êtres décharnés qui, du point de vue de la société, représentaient une charge considérable et plus aucune chance de productivité. Je ne dis pas que cela se passe toujours comme cela. Je dis ce que je crois fondamentalement : il est toujours possible que cela se passe ainsi. Dieu soigne, car seul son regard peut garantir notre irréductible dignité et la puissance permanente de nos recommencements.

Vivants pour l'éternité

Lorsque Jésus guérit, dans les évangiles, il parle et il donne la parole. Il pousse celui qui réclame la guérison à dire qui il est. À l'aveugle de Jéricho, Jésus pose cette question a priori incongrue : « Que veux-tu que je te fasse ? » (Marc 10, 51). Il aurait pu supposer qu'un aveugle attendait de lui qu'il lui redonne la vue. Mais Jésus ne suppose rien : il parle, il interroge, il sonde notre désir. « Ta foi t'a sauvé », ainsi conclut-il grand nombre de ces rencontres qui guérissent ceux qui croisent son chemin.

Je crois que ces personnes guérissent d'avoir été soignées. Qu'un homme, que la rumeur dit être tantôt un prophète, un fou ou le messie, que cet homme-là les regarde, les touche, qu'il voie avant tout la santé de leur élan, de leur confiance, de leur foi — ce seul regard décrète déjà l'obsolescence de leur statut d'infirmités ou de malades.

C'est peut-être d'avoir fait alliance avec le Dieu qui soigne qui a permis à certaines personnes que j'ai rencontrées dans mon ministère de mourir guéries. Car Jésus affirme que « Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants ; car pour lui, tous sont vivants » (Luc 20, 38). Voilà une autre superbe subversion de l'Évangile : notre espérance, non pas de ne jamais mourir, mais d'avoir été vivants devant Dieu, tant et si bien que nous le resterons dans l'Éternité.

Extrait de « Les Cahiers Croire »

LA CURIE, BERGER DE L'ÉGLISE

À la fin de son évangile, Jean rapporte un tête-à-tête émouvant entre Jésus et Pierre. Les dernières consignes du maître sont données au disciple. Le pardon est offert et reçu dans un cœur à cœur qui invite désormais à une responsabilité immense. Par trois fois Pierre est interrogé sur son amour pour le Ressuscité. Confusément et dans les larmes, il répond qu'il l'aime comme il peut! Jésus passe outre ces hésitations et ces réserves pour confier à son apôtre la responsabilité de ses agneaux et de ses brebis. « Sois le berger de mes agneaux. » « Sois le berger de mes brebis. » Autrement dit, prends soin d'eux ! Ce ministère de Pierre est celui de tous ses successeurs à travers l'histoire, auxquels s'adjoignent les autres évêques et les cardinaux. Certains d'entre eux sont missionnés particulièrement par le pape pour assurer la pleine réalisation des obligations de ce ministère. Ils forment la curie, dont le nom dérive du latin *curare* qui signifie « avoir soin, prendre soin, s'occuper de, veiller sur ». Le code de droit canonique la définit ainsi au numéro 360: « La curie romaine dont le pontife suprême se sert habituellement pour traiter les affaires de l'Église tout entière, et qui accomplit sa fonction en son nom et sous son autorité pour le bien et le service des Églises, comprend la secrétairerie d'État ou secrétariat du pape, le Conseil pour les affaires publiques de l'Église, les congrégations, tribunaux et autres Instituts ; leur constitution et compétence sont définies par la loi particulière. » Le pape François veut une réforme profonde de la Curie actuelle, il veut la débarrasser des ambitieux et de ceux qui compromettent le soin que réclame le peuple de Dieu dont il est le pasteur. « Prendre l'odeur des brebis », voilà sans doute la plus grande ambition du pontificat actuel !

S. A.



LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.

Dans ces deux pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



SAINT JEAN-BAPTISTE MÉMORIAL : LE 29 AOÛT



Nous célébrons en ce jour le martyr de saint Jean-Baptiste, patron de l'Ordre souverain militaire et hospitalier de saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte. Le roi Hérode avait épousé Hérodiade, la femme de son frère Philippe, ce qui était interdit par la loi. Jean-Baptiste prit un très grand risque en dénonçant publiquement cette violation de la loi juive par le roi Hérode, qui était tenu d'y obéir plus encore que n'importe qui par sa position de roi. Hérodiade n'a pu pardonner à Jean-Baptiste cette dénonciation qui fragilisait son pouvoir. Hérode quant à lui avait du respect pour le Baptiste, malgré ses propos qui étaient ceux d'un « homme juste ». Il le retint donc en détention dans les geôles de son palais jusqu'au jour où Hérodiade, à force de manigances et de ruses, obtint du roi l'exécution du Baptiste par décapitation (danse de Salomé).

PRIÈRE À SAINT JEAN-BAPTISTE

Seigneur,

Toi qui as appelé Jean le Baptiste à devenir le premier martyr de ton Église, de sa naissance à sa mort, en donnant sa vie pour témoigner de la vérité et de la justice, permets qu'à l'image de son sacrifice, nous puissions mener une vie en harmonie avec la justice et la vérité, et que nous devenions à notre tour les ardents témoins de ta parole et de ton amour pour l'humanité. Nous te le demandons, par Jésus le Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

**MÉDITATION DU JOUR****Méditons avec Pierre Goursat**

L'essentiel, ce n'est pas de choisir notre route, mais de prendre la route que le Seigneur nous indique puisqu'il est le chemin, la vérité et la vie. L'humilité, c'est la vérité. Être en vérité, c'est prendre le chemin que le Seigneur nous donne. Et qu'on comprenne bien que l'essentiel, c'est l'humilité, c'est la pauvreté, c'est la conscience de sa misère. Et à ce moment-là, on est sauvé, on est simple, on est des petits, on ne peut rien du tout, on est simplement doux et humble. Il faut que chaque jour on s'examine pour savoir si on est doux et humble de cœur. Alors l'humilité, vous le comprendrez très bien, c'est si, franchement, vous êtes sans inquiétude. Vraiment l'humble c'est celui qui ne s'inquiète pas puisque c'est un enfant et il sait qu'il a un Père, qu'il est tout-puissant et qu'il l'aime. Dieu est tout, il est tout-puissant et il m'aime... Alors on est tranquille !

**POUR ALLER PLUS LOIN**

« L'amour et l'humilité sont ancrés dans la divinité la plus pure, ils sont les sources des fleuves de la béatitude. Dieu qui est amour conserve son humilité dans toutes ses œuvres et dans tous ses jugements. Amour et humilité descendirent sur terre avec le Fils de Dieu, et l'accompagnèrent quand il rejoignit le ciel. Moi, l'humilité, la reine des vertus, je dis : "Venez à moi, vous toutes les vertus, je vous apprendrai à recevoir par votre persévérance la couronne du bonheur"» (Sainte Hildegarde).

PRIÈRE DU SOIR**Merci Seigneur**

- Pour tous les prêtres et les missionnaires.
- Pour tous ceux qui offrent leur temps libre pour servir leurs frères.
- Pour grandir avec le Christ
- Ai-je pris le temps de prier le Seigneur dans mon brouhaha quotidien ?
- N'ai-je pas parfois la tentation d'abandonner le chemin de la sainteté ?
- Est-ce que je sais m'arrêter dans une église pour m'y recueillir ?

Prions: Aide-moi Seigneur à ne pas oublier ceux qui peinent, ceux qui souffrent, ceux qui sont seuls. Seigneur, augmente en moi la charité, donne-moi des mains qui se tendent vers eux.

L'Évangile dans ma vie: L'Évangile nous invite à poser un choix : ou bien céder aux sollicitations de l'être charnel qui nous éloigne de Dieu en nous poussant à des actes mortifères, ou bien écouter et obéir à la voix de notre conscience, la voix de l'Esprit saint, qui nous appelle à suivre le chemin de la vie. Puisse l'Esprit saint nous aider à choisir la vie !

Louons Dieu avec l'Église Hymne

Ainsi, lors de l'ultime angoisse, devant le juge redoutable, nous goûterons la même joie, comblés par le don de ta paix.



29 AOÛT MARTYRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

MÉMOIRE OBLIGATOIRE

Au milieu du IV^e siècle, le tombeau de saint Jean-Baptiste était vénéré avec ceux des prophètes Élisée et Abdias à Sébaste près de Naplouse en Samarie. Il fut profané au temps de l'empereur Julien (361), mais saint Jérôme atteste la persistance du culte du Précurseur en ce lieu, et une basilique y fut érigée au VI^e siècle. La fête du martyr de saint Jean-Baptiste commémore vraisemblablement la dédicace de cette église.

ANTIENNE D'OUVERTURE *PS 118, 46-47*

Seigneur, devant les rois, j'ai parlé de ton alliance
sans craindre la honte.

J'ai répété tes commandements,
car vraiment je les aime.

PRIÈRE

Tu as voulu, Seigneur,
que saint Jean-Baptiste soit le précurseur de ton Fils
dans sa naissance et dans sa mort;
il a donné sa vie pour la justice et la vérité:
accorde-nous de savoir, comme lui,
nous dépenser avec courage au service de ta Parole.
Par Jésus-Christ.

PREMIÈRE LECTURE

« JE FAIS DE TOI UNE VILLE FORTIFIÉE FACE AUX ROIS. »

LECTURE DU LIVRE DE JÉRÉMIE (1, 17-19)

Le Seigneur m'adressa la parole et me dit:

17 « Lève-toi,
tu prononceras contre mon peuple
tout ce que je t'ordonnerai.
Ne tremble pas devant eux,
sinon, c'est moi qui te ferai trembler devant eux.

18 Moi, je fais de toi aujourd'hui une ville fortifiée,
une colonne de fer,
un rempart de bronze,
pour faire face à tout le pays,
aux rois de Judas et à ses chefs,
à ses prêtres et à tout le peuple.

19 Ils te combattront,
mais ils ne pourront rien contre toi,
car je suis avec toi pour te délivrer.
Parole du Seigneur. »

PSAUME RESPONSORIAL

PS 70 (71), 1-2. 3. 5-6B. 15AB. 17 (R.15)

R. Seigneur, ma bouche annoncera ta justice.

1 En toi, Seigneur, j'ai mon refuge:
garde-moi d'être humilié pour toujours.

2 Dans ta justice, défends-moi, libère-moi,
tends l'oreille vers moi, et sauve-moi.

3 Sois le rocher qui m'accueille, toujours accessible;
tu as résolu de me sauver:
ma forteresse et mon roc, c'est toi!
5 Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance,
mon appui dès ma jeunesse.
6 Toi, mon soutien dès avant ma naissance,
tu m'as choisi dès le ventre de ma mère.
15 Ma bouche annonce tout le jour
tes actes de justice et de salut.
17 Mon Dieu, tu m'as instruit dès ma jeunesse,
jusqu'à présent, j'ai proclamé tes merveilles.

ALLÉLUIA (CF. JN 5,35.33)

R. **Alléluia:**

V. Jean était la lampe qui brûle et qui éclaire; il a rendu jusqu'à la mort témoignage à la vérité.

R. **Alléluia.**

ÉVANGILE

LA MORT DE JEAN-BAPTISTE.

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC (6, 17-29)

17 Hérode, prince de Galilée, avait fait arrêter Jean
et l'avait mis en prison.

En effet, il avait épousé Hérodiade,
la femme de son frère Philippe,

18 et Jean lui disait:

« Tu n'as pas le droit
de prendre la femme de ton frère ».

19 Hérodiade en voulait donc à Jean,
et elle cherchait à le faire mettre à mort.

Mais elle n'y arrivait pas

20 parce que Hérode avait peur de Jean :
il savait que c'était un homme juste et saint,
et il le protégeait;
quand il l'avait entendu, il était très embarrassé,
et pourtant, il aimait l'entendre.

21 Cependant, une occasion favorable se présenta
lorsque Hérode, pour son anniversaire,
donna un banquet à ses dignitaires,
aux chefs de l'année et aux notables de la Galilée.

22 La fille d'Hérodiade fit son entrée et dansa.

Elle plut à Hérode et à ses convives.

Le roi dit à la jeune fille:

« Demande-moi tout ce que tu veux,
et je te le donnerai. »

23 Et il lui fit ce serment:

« Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai,
même si c'est la moitié de mon royaume. »

24 Elle sortit alors pour dire à sa mère:

« Qu'est-ce que je vais demander? »

Hérodiade répondit:

« La tête de Jean le Baptiste. »

25 Aussitôt la jeune fille s'empressa de retourner
auprès du roi, et lui fit cette demande:

« Je veux que tout de suite
tu me donnes sur un plat la tête de Jean-Baptiste. »

26 Le roi fut vivement contrarié;
mais à cause du serment fait devant les convives,
il ne voulut pas lui opposer un refus.

27 Aussitôt il envoya un garde
avec l'ordre d'apporter la tête de Jean.
Le garde s'en alla, et le décapita dans la prison.

28 Il apporta la tête sur un plat,
la donna à la jeune fille,
et la jeune fille,
la donna à sa mère.

29 Lorsque les disciples de Jean apprirent cela,
ils vinrent prendre le corps
et le déposèrent dans un tombeau.

PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Par l'offrande que nous te présentons, Seigneur,
accorde-nous cette droiture de vie
que Jean-Baptiste a prêchée à travers le désert,
et dont il a témoigné jusqu'au martyre.
Par Jésus.

Préface: Le témoignage du Précurseur

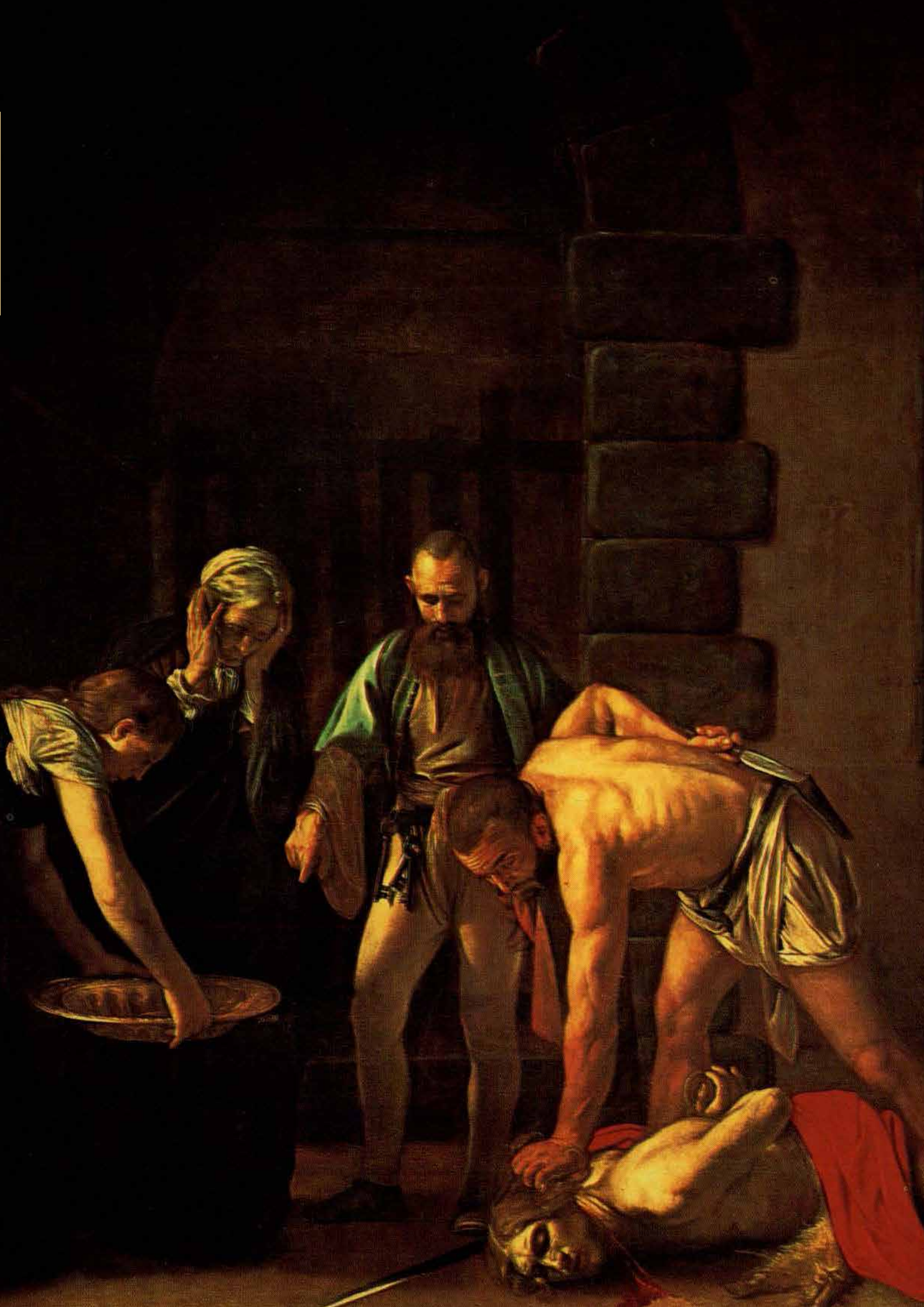
V. Le Seigneur soit avec vous.
R. Et avec votre esprit.
V. Élevons notre cœur
R. Nous le tournons vers le Seigneur.
V. Rendons grâce au Seigneur notre Dieu
R. Cela est juste et bon.
Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire,
de t'offrir notre action de grâce,
toujours et en tout lieu, à toi, Père très saint,
Dieu éternel et tout-puissant.
Nous chantons les merveilles que tu as accomplies
pour le plus grand des enfants des hommes,
Jean-Baptiste le Précurseur:
avant même de naître,
il tressaillit d'allégresse à l'approche du Sauveur;
en venant au monde il apportait une grande joie;
il fut, de tous les prophètes,
celui qui désigna le Messie, l'Agneau de Dieu.
Dans les eaux qui devaient en être sanctifiées
il baptisa l'auteur du baptême;
enfin, il rendit au Christ le plus beau témoignage,
le témoignage du martyre.
C'est pourquoi, avec les puissances du ciel,
nous pouvons te bénir sur la terre
et t'adorer en chantant (disant):
Saint! Saint! Saint! le Seigneur, Dieu de l'univers!

ANTIENNE DE LA COMMUNION (JN 3,27.30)

Jean-Baptiste disait à ses disciples:
« Il faut que Jésus grandisse et que moi je diminue. »

PRIÈRE APRÈS LA COMMUNION

Nous t'en prions, Seigneur notre Dieu:
Que la célébration du martyre de Jean-Baptiste nous permette d'admirer dans les sacrements reçus les
merveilles dont ils sont le signe, et, mieux encore, de goûter leur action en nous.
Par Jésus.





LA PARABOLE DES TALENTS EN MATTHIEU 25, 14-30

14 C'est comme un homme qui partit au loin: il appela ses propres serviteurs et il leur livra ses biens.

15 À l'un il donna cinq talents, à un autre, deux, à un autre un: à chacun selon la propre force, et il partit au loin. Aussitôt,

16 celui ayant reçu les cinq talents œuvra en eux: il gagne cinq autres.

17 De même celui des deux: il gagna lui aussi deux autres.

18 Mais celui ayant reçu un, s'éloignant, fora en terre et cacha l'argent de son maître.

19 Après beaucoup de temps vient le maître de ces serviteurs. Il soulève ensemble une parole avec eux.

20 Et s'approchant, celui ayant reçu les cinq talents présenta cinq autres talents, disant: « Maître, cinq talents tu m'as livrés. Vois! Cinq autres talents j'ai gagnés! »

21 Son maître lui dit: « Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable; sur beaucoup je t'établirai. Entre dans la joie de ton maître. »

22 S'approche aussi celui des deux talents dit: « Maître, deux talents tu m'as livrés. Vois deux autres talents j'ai gagnés! »

23 Son maître lui dit: « Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable; sur beaucoup je t'établirai. Entre dans la joie de ton maître. »

24 S'approchant aussi, celui ayant reçu un unique talent dit: « Maître, j'ai appris à connaître toi: tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé, rassemblant d'où tu n'as pas dispersé.

25 Et j'ai craint: m'éloignant, j'ai caché ton talent dans la terre, Vois: tu as ce qui est tien ».

26 Son maître répond et lui dit: « Mauvais serviteur, et hésitant! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je rassemble d'où je n'ai pas dispersé.

27 Tu devais toi donc placer mon argent chez les banquiers. Et, venant, moi, j'aurais recouvré ce qui est mien, avec un intérêt.

28 Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a les dix talents.

29 Car: à celui qui a, il sera donné, et il aura du surplus. Mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera pris.

30 Et le serviteur inutilisable, expulsez-le dehors dans la ténèbre, l'extérieure: là sera le pleur et le grincement de dents. »

POURQUOI ?

Pourquoi faut-il la Passion avant la Résurrection ? Pourquoi, pour entrer dans l'intelligence de la parabole, y a-t-il à passer par l'expérience de refus du troisième serviteur ? Et encore, pourquoi parler en paraboles si c'est pour ne pas être compris : « *C'est pour cela que je leur parle en paraboles: que voyant ils ne voient pas et entendant ils n'entendent ni ne comprennent* » (Mt 13, los) ?

Pourquoi ? L'Évangile est traversé par cette question : « *Pourquoi as-tu douté, homme de peu de foi ?* » (Mt 14, 31) ? Pourquoi « *ton œil est-il mauvais parce que je suis bon?* » (Mt 20, 15) ? « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* » (Mt 27, 46).

Ces « *pourquoi* » n'attendent pas une réponse construite, ni des raisons qui expliquent. Ils ne demandent pas des comptes mais cherchent à ouvrir un espace d'interrogation dans des cœurs fermés ; ils disent la détresse devant l'inhumanité, la peine devant le soupçon ; ils espèrent le courage d'une demande de pardon, l'écoute d'une oreille attentive et responsable.

La parabole des talents ne dit pas pourquoi le troisième serviteur ne croit pas en la bonté de son maître, pourquoi il voit dans le don des talents un prêt d'argent avec attente d'intérêts, pourquoi son refus de l'accueil du don entraîne son refus de confier le talent à d'autres. Ces attitudes de refus sont présentes depuis le commencement, notamment dans les chapitres 2 et 3 de la Genèse.

Dans la Genèse, il y a un serpent qui déforme à peine — mais fondamentalement — ce que Dieu a dit. Et l'homme et la femme s'y laissent prendre, et refusent de croire en la parole de Dieu — tout comme le troisième serviteur.

Dieu avait mis au centre du jardin l'arbre de la vie et le serpent a détourné l'attention sur l'arbre de la connaissance, donnant envie de manger la différence, pour être comme des dieux, mais des dieux imaginaires, solitaires !

Le troisième serviteur détourne son attention du don, il s'en va (v. 18), tout comme le maître est parti au loin. Mais là où il s'en va, il ne rencontre personne et il vit dans la peur d'un retour du maître. Le fruit de sa connaissance débouche sur la peur et la mort.

Il est également question de se cacher, par peur de Dieu (Gn 3, 10), et ici on cache le don, par peur du donateur.

Cela se termine sur une expulsion, dehors, hors de l'Éden; et ici, dehors dans la ténèbre, l'extérieure.

L'erreur sur Dieu, sur ses intentions et sur ses paroles, débouche sur la jalousie et le meurtre d'Abel par Caïn (Gn 4). N'est-ce pas ce qui va suivre dans la Passion ?

Nous pensons que la réponse aux pourquoi nous permettra enfin de comprendre et de vivre, sans voir que toutes les réponses à ces pourquoi nous détournent de la confiance et de la vie.

Le pourquoi peut-il un jour déboucher sur un étonnement devant la bonté, la surabondance du don de Dieu, malgré tout ? C'est un chemin difficile, car la manifestation de la bonté dénonce,

par différence, la jalousie et les ténèbres intérieures. Il en est ainsi pour Caïn qui ne supporte pas qu'Abel soit préféré; pour le fils aîné (Lc 15) qui ne supporte pas que le cadet, après tout ce qu'il a fait, soit au cœur de la fête familiale, le supplantant dans sa position; pour les ouvriers de la première heure qui ont travaillé tout le jour et qui ne sont pas mieux traités que les derniers venus (Mt 20, 1s).

Dans la parabole des talents, au verset 24, le serviteur déclare: « *j'ai appris à connaître toi : tu es un homme dur.* » D'où lui vient cette connaissance ? On ne le sait pas. Il vient d'assister à l'expression de la bonté du maître envers les deux premiers. Il aurait alors pu dire : « *Je me suis trompé sur toi, je ne te connaissais pas comme un maître bon ; puisque c'est le cas, je te demande pardon car je n'ai pas reçu le don que tu m'avais fait* » Mais non, voilà que la manifestation de la bonté du maître envers les deux premiers le conforte dans son choix du refus et le rend jaloux ; il ne supporte pas ce qui arrive aux autres.

« *Voilà, semble-t-il dire à son maître, que tu te réjouis de ce que tu n'as pas fait, que tu tires profit là où tu n'as pas semé ; tu te réjouis, là où d'autres ont gagné. C'est dur de tenir dans cette position altruiste, dans cette joie.* »

La parabole des talents ne dit pas pourquoi le troisième serviteur ne croit pas en la bonté de son maître, pourquoi il voit dans le don des talents un prêt d'argent avec attente d'intérêts, pourquoi son refus de l'accueil du don entraîne son refus de confier le talent à d'autres.

« *Moi, doit-il penser, je me réjouis de ce que je tire profit de mon travail, de ce que je récolte à partir de ce que j'ai semé. Mais que c'est dur de récolter, de tirer du fruit et de la joie, à partir de ce que l'on n'a pas initié.* »

« *J'ai appris à te connaître en te voyant être miséricordieux, en donnant au centuple, là où il n'y avait que multiplication par deux. Ta logique de sur-abondance est une logique impossible à tenir. Moi, j'ai gardé indemne ton talent, je suis dans la logique de préserver tes intérêts. Ta logique sans limite me fait peur car si je la suis, je n'ai plus de repère, de loi, de critère pour bien faire.* »

Le chemin va de la manifestation de la bonté à l'origine (le don des talents) à la révélation de la jalousie ; comment peut-il se poursuivre ?

La parabole du fils prodigue, en Lc 15, est racontée pour ceux qui s'estiment justes et méprisent les pécheurs. C'est par la fin de la parabole, la figure du fils aîné qui les concerne, qu'ils sont invités à cheminer. Si, au lieu du meurtre, la jalousie est reconnue, acceptée, et qu'elle débouche sur des pleurs, sur une honte, alors le fils aîné prend le chemin du fils cadet : il découvre que dans la proximité physique avec son père, en fait il était loin de lui. Il ressent alors la solitude ; il peut se mettre en route vers son père et lui dire : « *J'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils.* »

Il en est de même dans la parabole des talents. Elle est racontée pour que le lecteur ou l'auditeur se reconnaisse d'abord dans la figure du troisième serviteur: il est travaillé par la jalousie parce que la bonté du maître ne s'adresse pas prioritairement à lui. Son expulsion dans les ténèbres peut initier un retournement qui passe par la reconnaissance de son égarement. Si ce chemin accède à l'accueil du pardon, alors il peut poursuivre sa conversion en compagnie des deux premiers serviteurs.

LA PURIFICATION DES PASSIONS - II



La vaine gloire

La capacité de discerner les esprits, nos pensées, pour savoir si elles sont de Dieu ou non, et par conséquent savoir si nous devons y consentir ou leur résister, est donc plus que jamais d'actualité dans les pages qui vont suivre.

Les passions de vanité et d'orgueil sont étroitement liées. Elles n'attaquent pas l'âme de la même façon que les précédentes, car c'est après la défaite de ces dernières qu'elles entrent en jeu.

La vaine gloire est plus superficielle que l'orgueil, mais elle est nocive et ouvre la porte à sa sœur aînée qui, elle, est un péché de l'esprit. Il y a une sorte de continuité entre ces deux passions, au point qu'il est difficile de les démarquer exactement, et cela n'a pas grand intérêt.

Comme l'indique le mot « vanité », le besoin de parader et de paraître aux yeux des autres pourvu de qualités extérieures (à défaut, souvent, de qualités plus profondes et vraiment dignes d'estime) est une enflure qui cache souvent un vide intérieur. Elle manifeste que le vaniteux a besoin de considération - à tout le moins extérieure - dont il est lui-même difficilement dupe. La vanité humaine s'alimente de tout ce qui « jette de la poudre aux yeux ». Elle va jusqu'à une certaine grâce dans les manières et à une subtilité d'esprit où la raillerie se mêle à une pointe de dédain, cherchant à s'assurer la supériorité par intimidation plutôt que par vrai mérite.

PENSÉES :

« La pensée de la vaine gloire est une pensée très subtile qui se dissimule facilement chez le vertueux, désirant publier ses luttres et pourchassant la gloire qui vient des hommes.

Elle lui fait imaginer des démons poussant des cris, des femmes guéries, une foule qui touche son manteau; elle lui prédit même qu'il sera prêtre désormais, et fait surgir à sa porte des gens qui viennent le chercher: et s'il ne veut pas, on l'emmènera ligoté. L'ayant fait s'exalter ainsi par de vaines espérances, elle s'envole et l'abandonne aux tentations soit du démon de l'orgueil, soit de

celui de la tristesse, qui introduit en lui d'autres pensées, contraires à ces espérances. Parfois même, elle le livre au démon de la fornication, lui qui, un instant plus tôt, était un saint prêtre, qu'on emmenait ligoté ! » (Évagre le Pontique, Traité pratique, chap. XIII).

FORMES :

— Vanité due à des avantages corporels et apparents, par exemple la beauté physique.

— Vanité pour des biens spirituels.

Vaine gloire née de la vertu, et de cela même qu'on fait pour se débarrasser de la vaine gloire !

— La vanité est de tous les temps. Elle prend des formes très variées, parfois très subtiles (surtout chez les moines et les moniales), parfois assez ridicules (sauf aux yeux du vaniteux ou de la vaniteuse, qui se prend très au sérieux). Voici quelques tableaux vivants. Cassien la remarque chez les novices « Pères du désert ».

« Les commençants eux-mêmes et ceux qui n'ont fait que de médiocres progrès dans la vertu et la science n'échappent pas à la vaine gloire. C'est leur voix qui leur est un prétexte à l'élévation - leur psalmodie est si harmonieuse ! - ou leur maigreur, ou leur belle prestance ; ou bien la richesse de leurs parents, ou le mépris qu'ils ont fait de la milice et des honneurs. »

« Parfois même, elle leur persuade qu'ils eussent obtenu très facilement, s'ils avaient persévéré dans le siècle, dignités et richesses auxquelles peut-être ils n'auraient jamais pu atteindre. Elle les enfle ainsi d'un vain espoir à propos de rêves incertains, et les fait bien glorieux pour des choses qu'ils n'ont jamais eues, tout comme s'ils y avaient renoncé » (Jean Cassien, Institutions cénobitiques, Livre XI, chap. XIII).

Comme l'indique le mot « vanité », le besoin de parader et de paraître aux yeux des autres pourvu de qualités extérieures est une enflure qui cache souvent un vide intérieur.

Et encore :

« Si le démon n'a pu nous donner de la vanité par un vêtement élégant et propre, il s'efforcera de la faire naître par un habit sale, négligé et pauvre ; celui qu'il n'a pas vaincu par la gloire, il le fait se glorifier de son humilité ; celui qu'il n'a pu élever par la science et l'éloquence, il l'abat à propos de son silence.

« Si un moine jeûne en présence d'autrui, il est tenté d'en concevoir de la complaisance ; s'il cache son jeûne par mépris de la vaine gloire, le même vice en prend encore prétexte pour le frapper. Il évite de prolonger ses prières sous les yeux de ses frères pour échapper à la vaine gloire : mais de les avoir récitées en secret et sans témoins devient à son tour une arme pour la vanité » (Ibid., chap. IV).

« Les Pères ont très justement comparé ce vice à un oignon : chaque fois qu'on ôte une pelure, une autre apparaît, et on en retrouve autant qu'on en enlève » (Ibid., chap. v).

— Plus près de nous (XXe siècle), on sait que, dans ses voyages interstellaires, le petit prince de Saint-Exupéry découvrit sur la seconde planète qu'il visita, un vaniteux...

« La seconde planète était habitée par un vaniteux : "Ah ! Ah ! Voilà la visite d'un admirateur !" s'écria de loin le vaniteux dès qu'il aperçut le petit prince.

Car, pour les vaniteux, les autres hommes sont des admirateurs.

"Bonjour, dit le petit prince. Vous avez un drôle de chapeau.

— C'est pour saluer, lui répondit le vaniteux. C'est pour saluer quand on m'acclame. Malheureusement, il ne passe jamais personne par ici.

— Ah oui ? dit le petit prince qui ne comprit pas. — Frappe tes mains l'une contre l'autre", conseilla donc le vaniteux.

Le petit prince frappa ses mains l'une contre l'autre. Le vaniteux salua modestement en soulevant son chapeau.

"Ça, c'est plus amusant que la visite au roi", se dit en lui-même le petit prince. Et il recommença de frapper ses mains l'une contre l'autre. Le vaniteux recommença de saluer en soulevant son chapeau.

Après cinq minutes d'exercice, le petit prince se fatigua de la monotonie du jeu :

"Et, pour que le chapeau tombe, demanda-t-il, que faut-il faire ?"

Mais le vaniteux ne l'entendit pas. Les vaniteux n'entendent jamais que les louanges.

"Est-ce que tu m'admires vraiment beaucoup ? demanda-t-il au petit prince."

— Qu'est-ce que signifie "admirer" ?

— "Admirer" signifie reconnaître que je suis l'homme le plus beau, le mieux habillé, le plus riche et le plus intelligent de la planète.

— Mais tu es seul sur ta planète !

— Fais-moi ce plaisir. Admire-moi quand même !

— Je t'admire, dit le petit prince, en haussant un peu les épaules, mais en quoi cela peut-il bien t'intéresser ?

Et le petit prince s'en fut.

"Les grandes personnes sont décidément bien bizarres", se dit-il simplement en lui-même durant son voyage. »

REMÈDES :

— « Le démon de la vaine gloire est chassé par presque tous les vices. Mais, quand tombent ceux qui le chassent, il s'approche impudemment, et expose aux yeux du moine la grandeur de sa vertu » (Évagre le Pontique, Traité pratique, chap. XXXI).

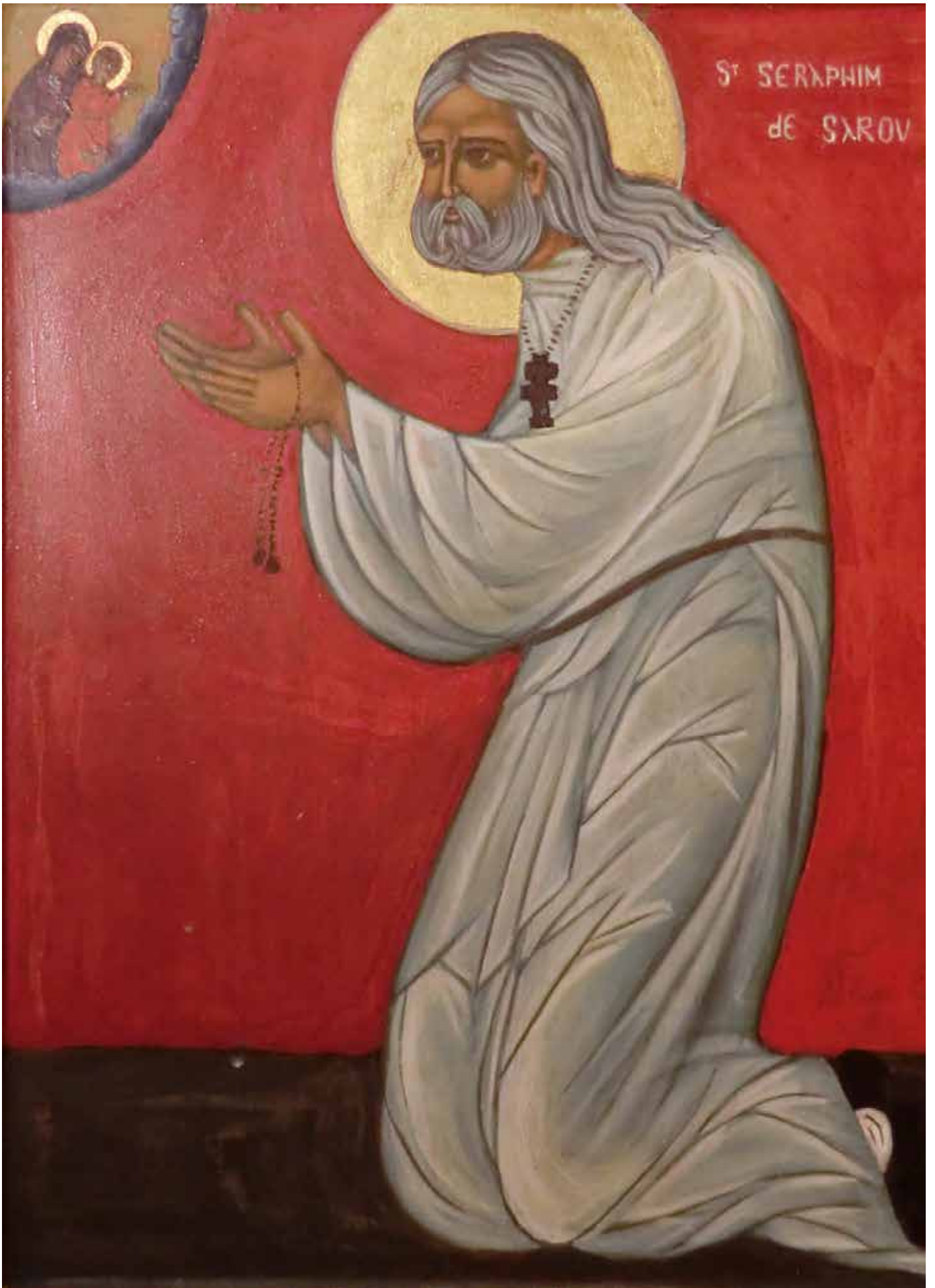
— Le danger de la vaine gloire croît avec le progrès des vertus. Il ne peut être écarté par un effort ascétique, pas plus que l'orgueil. Seules la lumière de la contemplation et une certaine expérience de Dieu peuvent libérer des choses du monde et de leur vanité. Seul celui qui a goûté Dieu ne cherchera gloire qu'auprès de Lui. En outre, celui qui sait par expérience que le Christ vit en Lui (voir Ga 2, 20) ne peut s'attribuer ses propres vertus.

— Il ne faut jamais agir pour être vu des hommes ni pour gagner leur approbation. Ainsi faisaient les pharisiens (voir Mt 23, 5 ; 6, 1-6). Faites donc tout ce que vous faites pour la gloire de Dieu seul et son amour, en sa présence. « Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez les uns des autres votre gloire et de la gloire qui vient de Dieu n'avez nul souci ? » (Jn 5, 44).

— Pour des remèdes plus généraux, voir les remèdes contre l'orgueil.

(...suite)

*Extrait du
« Discernement des esprits par un chartreux »*



L'obéissance selon le décret *Perfectae caritatis* du concile Vatican II

Décret sur la rénovation et l'adaptation de la vie religieuse



Avant d'étudier le principe de l'obéissance, écoutons le concile Vatican II dont le décret *Perfectae caritatis*, dans son n° 14, a consacré un important développement sur l'obéissance.

Nous y trouvons une réaffirmation vigoureuse de la doctrine traditionnelle sur l'obéissance religieuse avec toute son exigence, mais on a essayé d'y incorporer un sens plus aigu des notions de responsabilité et de liberté du côté de celui qui obéit, et d'inculquer un style évangélique de l'autorité dans un esprit de service et de dialogue du côté de celui qui commande.

L'OBÉISSANCE CONSIDÉRÉE DU CÔTÉ DE CELUI QUI OBEÏT

L'obéissance est présentée dans la ligne de la doctrine générale du Concile : l'engagement religieux est conçu comme la suite du Christ pauvre, chaste et obéissant, dans son mystère de mort et de vie pour le salut des hommes.

« Par la profession d'obéissance, les religieux font l'offrande totale de leur propre volonté comme un sacrifice d'eux-mêmes à Dieu, et par là ils s'unissent plus fermement et plus sûrement à sa volonté de salut. »

L'obéissance est offrande de la propre volonté, de ce qui est tellement le cœur de l'être humain que le texte l'exprime comme un sacrifice de soi-même à Dieu. Mais cette volonté, cette capacité fondamentale, n'est pas annihilée, elle renonce à elle-même pour s'identifier « plus fermement et plus sûrement » à la volonté salvifique de Dieu. Donc, l'obéissance religieuse, suscitée par l'amour, est toujours une recherche de communion à la volonté divine, volonté qui vise le salut de l'humanité.

« À l'exemple du Christ qui est venu pour faire la volonté du Père (cf Jn 4, 34 ; 5, 30 ; He 10, 7 ; Ps 39, 9), et « prenant la forme d'esclave » (Ph 2, 7), a appris en souffrant l'obéissance (He 5, 8), les religieux, sous la motion de l'Esprit saint, se soumettent dans la foi à leurs supérieurs, représentants de Dieu, et sont guidés par eux au service de tous leurs frères dans le Christ, comme le Christ lui-même qui, à cause de sa soumission au Père, s'est fait serviteur de ses frères et a donné sa vie pour la rédemption de la multitude (cf Mt 20, 28 ; Jn 10, 14-18). »

Notre modèle est le Christ, identifiant sa volonté avec celle du Père, se dépouillant lui-même, se faisant serviteur de ses frères, suivant le chemin rude de la soumission au dessein du Père pour la rédemption des hommes par le sacrifice de sa vie.

Le religieux, obéissant à l'appel, à la voix intérieure de l'Esprit (la première obéissance est envers Dieu), se soumet

dans la foi au supérieur religieux, en tant que représentant de Dieu, et se laisse guider par lui dans le service de ses frères, en définitive, service de leur salut, par participation à l'œuvre et au sacrifice du Christ. L'obéissance, substance, en quelque sorte, de l'acte rédempteur du Christ, a, en nous, une valeur de rédemption pour l'humanité, dans et comme le Christ. C'est là son prix fondamental.

« Les religieux, sous la motion de l'Esprit saint, se soumettent dans la foi à leurs supérieurs, représentants de Dieu. »

Qu'est donc cette foi qui pousse le religieux à se soumettre au supérieur et à voir en lui le représentant de Dieu ?

La foi, au sens strict, est l'acte par lequel je crois en Dieu, je mets toute ma confiance en lui et j'adhère, sous son autorité, à ce qu'il révèle de lui-même. Quelle est la révélation de Dieu à laquelle répond la foi dont on parle ici ? Disons tout de suite qu'il s'agit d'un « esprit de foi et d'amour », comme dit le paragraphe suivant, plutôt que d'un acte de foi portant spécialement sur une vérité isolée. « Foi » doit être comprise ici dans le sens de la foi en Dieu, s'appuyant globalement sur sa révélation de lui-même dans l'histoire du salut et, en particulier, sur sa Providence

et sur la présence du Christ, par l'Esprit, dans son Corps qui est l'Église.

« Ils [les religieux] sont liés ainsi plus étroitement au service de l'Église et tendent à parvenir à la mesure de

l'âge de la plénitude du Christ (cf. Ep 4, 13). »

Il y a peut-être deux lignes de service. L'obéissance est indispensable pour l'organisation des œuvres qui servent les intérêts de l'Église. Elle est aussi l'instrument de ce sacrifice de soi par amour, qui est le cœur de l'œuvre salvifique du Christ, prolongée par l'Église. L'une et l'autre achèvent dans le religieux la pleine conformité au Christ obéissant.

« Que les religieux donc se soumettent avec révérence et humilité à leurs supérieurs, selon la Règle et les Constitutions, en esprit de foi et d'amour envers la volonté de Dieu, apportant les forces de leur intelligence et de leur volonté, tous les dons de la grâce et de la nature à l'accomplissement des ordres et à l'exécution des tâches qui leur sont confiées, dans la certitude qu'ils

travaillent à l'édification du Corps du Christ, selon le dessein de Dieu. »

Notre modèle est le Christ, identifiant sa volonté avec celle du Père, se dépouillant lui-même, se faisant serviteur de ses frères, suivant le chemin rude de la soumission au dessein du Père pour la rédemption des hommes par le sacrifice de sa vie

L'obéissance est indispensable pour l'organisation des œuvres qui servent les intérêts de l'Église. Elle est aussi l'instrument de ce sacrifice de soi par amour.

LES QUALITÉS QUE DOIT AVOIR NOTRE OBÉISSANCE

Les supérieurs nous transmettent la volonté de Dieu, nous leur devons une obéissance pleine de révérence et d'humilité, nous recevons leurs commandements en esprit de foi et d'amour, comme de la main de Dieu. L'ordre une fois reçu, nous faisons nôtre la volonté de Dieu.

Nous ne sommes pas un bâton inerte dans la main de son possesseur. Notre obéissance est une obéissance d'homme, et d'homme libre, une « soumission volontaire », non l'obéissance contrainte de l'esclave; une obéissance responsable et active, tant dans l'accomplissement de la tâche que dans les initiatives à prendre.

Nous ne sommes pas un bâton inerte dans la main de son possesseur. Notre obéissance est une obéissance d'homme, et d'homme libre, une « soumission volontaire », non l'obéissance contrainte de l'esclave

Donc, pour l'accomplissement des ordres, nous apportons, joyeusement et sérieusement, toutes « les forces de notre intelligence et de notre volonté, tous les dons de la grâce et de la nature ». Rien d'une obéissance passive ou machinale qui doit être constamment surveillée, incessamment remontée. Nous nous y mettons tout entiers et nous pouvons le faire, car l'obéissance nous donne la certitude de travailler, selon le dessein de Dieu, à l'édification du Corps du Christ.

Le texte précise que notre obéissance s'exerce dans le domaine délimité par la Règle et les Constitutions. Ce qui ne concerne d'aucune façon la vie religieuse ne tombe pas sous son autorité.

« Ainsi l'obéissance religieuse, loin de diminuer la dignité de la personne humaine, la conduit à la maturité en faisant grandir la liberté des enfants de Dieu. »

L'obéissance n'est pas une démission de la responsabilité de l'homme, pour sa vie et son action. Elle est une lumière qui l'éclaire sur ce que le Seigneur veut de lui, ici et maintenant, sur sa tâche dans la réalisation de l'immense dessein de Dieu.

Celui qui obéit choisit librement de suivre cette lumière — il peut s'y refuser. Il met toute son énergie à réaliser cette Volonté avec laquelle sa volonté coïncide. Il reste responsable de tous ses actes. Il ne lui est pas permis de faire n'importe quoi, et encore moins le mal, sans discernement, simplement parce que ses supérieurs le lui ont ordonné (justification entendue si souvent dans la bouche des criminels de guerre à Nuremberg et ailleurs). Le mal que nous faisons, nous en sommes responsables. Cela implique un jugement préalable de tout ordre reçu (bien entendu, dans la vie religieuse, ce jugement ne posera pas d'ordinaire de grands problèmes, et la présomption est toujours en faveur du supérieur là où il y a un doute ; cependant, des cas complexes se présentent parfois).

L'obéissance n'est pas une démission de la responsabilité de l'homme, pour sa vie et son action. Elle est une lumière qui l'éclaire sur ce que le Seigneur veut de lui.

Une obéissance ainsi exercée conduit à la maturité humaine, à l'opposé d'une anarchie personnelle qui n'est qu'un esclavage de passions et d'influences extérieures, et à l'opposé d'une passivité infantile qui cherche dans l'obéissance une échappatoire aux exigences de la vie et de la liberté. Par la conformité active à la volonté de Dieu, qui est la vérité et le bien de notre être, réalisée dans notre vie, peu à peu notre volonté se forme à cette école, sa spontanéité est purifiée et coïncide de plus en plus avec ce que Dieu veut, avec ce que veulent l'amour et la vérité du Christ, et ainsi elle s'approche de la liberté des enfants de Dieu, cette liberté de l'Esprit qui tend vers le bien de son propre mouvement. Peu importe que l'acte soit commandé de l'extérieur ou non, il n'y a pas de contrainte.

Voilà le but visé par l'ascèse de l'obéissance. « Aime et fais ce que tu veux » (saint Augustin).

L'OBÉISSANCE, CONSIDÉRÉE DU CÔTÉ DES SUPÉRIEURS

« Quant aux supérieurs, responsables des âmes confiées à leur soin (He 13, 17), dociles à la volonté de Dieu dans l'accomplissement de leur charge, ils exerceront l'autorité dans un esprit de service pour leurs frères, de manière à exprimer l'amour que le Seigneur a pour eux. »

Le supérieur est défini non comme un administrateur, mais comme un pasteur, celui qui est responsable - qui doit répondre à Dieu - des personnes qui lui sont confiées. Son autorité n'est pas un absolu. C'est Dieu qui lui confie ses frères ; il doit se montrer docile à la volonté divine dans l'accomplissement de sa charge. Il ne peut commander que dans la mesure où il obéit lui-même à la volonté de Dieu; ce qu'il commande ne fait que transmettre cette volonté à ses frères, sa parole ne doit être que l'écho de la Parole de Dieu. Le service que son autorité vicariale rend à ses frères consiste en cela. Il doit l'exercer de telle façon que l'amour du Seigneur, qui est la source et la raison d'être de son autorité, soit rendu manifeste, comme dans un miroir. « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9).

« Qu'ils gouvernent comme des enfants de Dieu ceux qui leur sont soumis, avec le respect dû à la personne humaine et stimulant leur soumission volontaire. »

Ils sont des enfants de Dieu, par l'Esprit de Dieu qui leur est donné, et ils sont appelés à la liberté des enfants

devant le Père (cf Rm 8, 21).

« Ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu : vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rend esclaves et vous ramène à la peur, mais un esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions « Abba, Père » » (Rm 8, 1415).

Le supérieur ne peut donc jamais traiter ses frères comme des êtres inférieurs, ni comme des objets, mais doit les traiter avec un grand respect, comme il se doit à l'égard des cohéritiers du Christ, enfants et héritiers de Dieu (cf. Rm 8, 17). Il s'agit toujours de personnes, de sujets d'une liberté inaliénable, dont les actes n'ont de valeur humaine ou morale que dans la mesure où ils procèdent de leur libre choix. Si le supérieur impose sa volonté par contrainte, extérieure ou intérieure, il manque son but. La volonté de Dieu dont il est le serviteur ne peut être reçue que par la volonté libre du religieux. Autrement l'acte posé n'a aucune valeur.

Le supérieur doit « stimuler » une soumission volontaire, donc humaine. Il ne peut le faire qu'en rendant l'objet de l'obéissance aimable, en montrant à ses frères sa nécessité ou

L'obéissance devient une communion, une réponse commune à la volonté de Dieu, d'abord indiquée par le supérieur de façon révélatrice, puis assumée et intériorisée par le religieux.

son utilité pour le bien commun, ou pour leur profit spirituel personnel. L'obéissance doit être, en fin de compte, la réponse à des valeurs personnellement perçues : la valeur de l'objet commandé, dans le meilleur des cas ; la valeur du jugement du supérieur, là où le religieux n'arrive pas à la perception directe des valeurs. L'obéissance devient une communion, une réponse commune à la volonté de Dieu, d'abord indiquée par le supérieur de façon révélatrice, puis assumée et intériorisée par le religieux, dans la mesure du possible. On est loin d'une obéissance extérieure et

autoritaire.

« Ils leur laisseront, notamment quant au sacrement de pénitence et à la direction spirituelle, une juste liberté. »

Le respect de la personne, dans sa liberté et sa responsabilité devant Dieu, dans ce qu'elle a d'unique et souvent d'incommunicable, est très exigeant pour le supérieur. Une écoute très attentive lui est demandée, surtout en ce qui concerne la vie spirituelle, afin d'éviter toute apparence de contrainte. Le religieux doit toujours avoir libre accès au confesseur de son choix, et se sentir parfaitement libre dans ses rapports avec son supérieur. Cependant -, toute la tradition monastique et le Concile lui-même dans sa

définition du supérieur attribuent au supérieur un rôle de père spirituel et envisage comme normale une relation spirituelle (non exclusive, bien sûr) entre le supérieur

et ses frères, et une franche ouverture de cœur. L'autorité monastique, toute la structure de l'organisation du monastère jusqu'aux plus petits détails matériels n'ont pas d'autre but que le bien spirituel des moines et la gloire de Dieu. Enfermer le supérieur dans le « for externe » serait un non-sens monastique.

« Ils amèneront les religieux à la collaboration. Par une obéissance responsable et active, tant dans l'accomplissement de leur tâche que dans les initiatives



à prendre. Ils les écouteront donc volontiers, susciteront leur effort commun pour le bien de l'institut et de l'Église, usant toutefois de leur autorité quand il faut décider et commander ce qui doit être fait. »

Nous avons vu, en partie, les implications pour le religieux de cette obéissance responsable, active, génératrice d'initiative. L'obéissance prend l'allure d'une collaboration entre le supérieur et ses frères, dans un effort commun pour le bien de l'institut et de l'Église. Ce sont là les horizons de la responsabilité du religieux. Pour la rendre opérative, le texte précise que :

« Les chapitres et les conseils rempliront fidèlement la fonction qui leur est dévolue dans le gouvernement; que ces organes, chacun à sa manière, expriment la participation et l'intérêt de tous les membres au bien de toute la communauté. »

L'obéissance permet à tous de dépasser les intérêts individuels et de s'insérer dans la vie de la communauté de façon féconde et selon Dieu.

Le supérieur doit susciter et favoriser la collaboration active de tous, laisser un espace pour leur initiative et leur responsabilité, les écouter volontiers — non d'une oreille distraite et pour en être quitte, mais en essayant d'entrer dans leur manière de voir, de respecter leur grâce personnelle et d'y voir l'action de l'Esprit, autant qu'en lui-même. L'élaboration d'une décision et son exécution sont une œuvre de docilité envers l'Esprit de la part de tous.

Pourtant, la responsabilité pour la décision finale revient au supérieur, et son service est d'avoir le courage de prendre cette décision avec la lumière toujours imparfaite qu'il possède et avec le risque de se tromper. Il doit savoir dépasser ce qui serait passionnel ou trop individuel dans son propre regard pour se soumettre à la volonté de Dieu en visant le bien commun du groupe ou le bien spirituel de la personne, selon le cas, purement. Ce que Dieu veut de nous, ici et maintenant, non pas ce que je veux.

Cette attitude désintéressée exige de sa part un dépassement plus grand de la volonté propre que de la part de celui qui obéit. Ce dernier doit accueillir la décision du supérieur dans un esprit de foi, convaincu que c'est celle que Dieu veut ; il doit faire taire toute contestation et se mettre à la réalisation de ce qui est commandé.

RÉSUMÉ DE LA PENSÉE DU DÉCRET PERFECTAE CARITATIS

Nous sommes tous des frères, il y a un seul maître, le Christ. Mais dès qu'il y a un groupe d'hommes, il faut une autorité pour coordonner l'effort de tous vers le bien commun. Ainsi le Christ gouverne son Église par l'intermédiaire de certains membres choisis pour cette fonction ; dans l'exercice de celle-ci, l'Esprit les soutient et les illumine.

Notre communauté, notre église, est totalement ordonnée à la gloire de Dieu et à l'épanouissement spirituel de chacun de nous. C'est cela, notre bien commun ; tous nos

efforts tendent à le réaliser. Le frère qui exerce la fonction de l'autorité selon l'esprit de l'Évangile se met au service de tous. Son charisme, à l'écoute et en dialogue vrai avec ses frères, est d'interpréter les modalités concrètes du bien commun à réaliser, de susciter et de coordonner leur libre collaboration, dans l'effort nécessaire pour cette réalisation. Il est le premier à obéir à la volonté de Dieu exprimée par l'Esprit par la voix de l'Église, des signes des temps, de ses frères et de sa propre conscience intérieure.

L'obéissance permet à tous de dépasser les intérêts individuels et de s'insérer dans la vie de la communauté de façon féconde et selon Dieu. L'obéissance rend la charité efficace, lui donne une ossature. Elle assure la maturité humaine et la liberté chrétienne de celui qui s'y donne généreusement et par amour. Les

renoncements qu'elle impose viennent de notre péché et de notre égoïsme étrié. La volonté propre qu'elle fait mourir est la voix de l'homme « charnel » en nous. L'obéissance fait essentiellement œuvre de vie en nous introduisant dans la vie de l'Esprit, dans la liberté de l'amour réalisé bien concrètement, dans le réseau des relations entre nous et nos frères, et entre nous et Dieu dans le secret des cœurs.



POUR CONCLURE

LIBERTÉ ET AUTORITÉ

Voici quelques textes tirés des documents du concile Vatican II :

« *Le Christ Seigneur, pour assurer au peuple de Dieu des pasteurs et les moyens de sa croissance, a institué dans son Église des ministres variés qui tendent au bien de tout le corps. En effet, les ministres qui disposent du pouvoir sacré sont au service de leurs frères pour que tous ceux qui appartiennent au peuple de Dieu et jouissent par conséquent en toute vérité de la dignité chrétienne, puissent parvenir au salut, dans leur effort commun, libre et ordonné, vers une même fin* » (Lumen gentium n° 18).

« *La dignité de la personne humaine est, en notre temps, l'objet d'une conscience toujours plus vive ; toujours plus nombreux sont ceux qui revendiquent pour l'homme la possibilité d'agir en vertu de ses propres options et en toute libre responsabilité ; non pas sous la pression d'une contrainte, mais guidé par la conscience de son devoir. De même requièrent-ils que soit juridiquement délimité l'exercice de l'autorité des pouvoirs publics, afin que le champ d'une franche liberté, qu'il s'agisse des personnes ou des associations, ne soit pas trop étroitement circonscrit* » (Dignitatis humanae n° 1).

« *La norme suprême de la vie humaine est la loi divine elle-même, éternelle, objective et universelle, par laquelle Dieu, dans son dessein de sagesse et d'amour, règle, dirige et gouverne le monde entier, ainsi que les voies de la communauté humaine. De cette loi qui est sienne, Dieu rend l'homme participant de telle sorte que, par une heureuse disposition de la Providence divine, celui-ci puisse toujours davantage accéder à l'immuable vérité. C'est pourquoi chacun a le devoir et, par conséquent le droit, de chercher la vérité en matière religieuse, afin de se former prudemment un jugement de conscience droit et vrai, en employant les moyens appropriés. Mais la vérité doit être cherchée selon la manière propre à la personne humaine et à sa nature sociale, à savoir par une libre recherche, par le moyen de l'enseignement ou de l'éducation, de l'échange et du dialogue par lesquels les uns exposent aux autres la vérité qu'ils ont trouvée ou pensent avoir trouvée, afin de s'aider mutuellement dans la quête de la vérité ; la vérité une fois connue, c'est par un assentiment personnel qu'il faut y adhérer fermement. Mais c'est par sa conscience que l'homme perçoit et reconnaît les injonctions de la loi divine ; c'est elle qu'il est tenu de suivre fidèlement en toutes ses activités, pour parvenir à sa fin qui est Dieu. Il ne doit pas être empêché non plus d'agir selon sa conscience,*

*surtout en matière religieuse. De par son caractère même, en effet, l'exercice de la religion consiste avant tout en des actes intérieurs volontaires et libres par lesquels l'homme s'ordonne directement à Dieu : de tels actes ne peuvent être ni imposés ni interdits par aucun pouvoir purement humain** » [* cf Jean XXIII, encyclique Pacem in terris, p. 270; Paul VI, nuntius radioph., 22/12/ 64, p. 181-182] (Dignitatis humanae n° 3).

« *Dieu appelle l'homme à le servir en esprit et en vérité; si cet appel oblige l'homme en conscience, il ne le contraint donc pas [...]. C'est toujours librement que l'homme se tourne vers le bien. Cette liberté, nos contemporains*

l'estiment grandement et ils la poursuivent avec ardeur. Et ils ont raison [...] la dignité de l'homme exige donc de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle et non sous le seul effet de poussées instinctives ou d'une contrainte extérieure » (Gaudium et spes n° 3).

« *Ce concile du Vatican s'adresse à tous mais tout particulièrement à ceux qui ont mission d'éduquer les autres, pour les exhorter à former des hommes qui, dans la soumission à l'ordre moral, sachent obéir à l'autorité légitime et aient à cœur la liberté authentique ; des hommes qui, à la lumière de la vérité, portent sur les choses un jugement personnel, agissant en esprit de responsabilité, et aspirant à tout ce qui est vrai et juste, en collaborant volontiers avec d'autres* » (Dignitatis humanae n° 8).

« *La discipline de la vie au séminaire n'est pas à considérer seulement comme un secours puissant pour la vie commune et la charité, elle est aussi un élément nécessaire d'une formation complète, en vue d'acquérir la maîtrise de soi, de parvenir à une sérieuse maturité, à une activité*

équilibrée et efficace pour l'Église. Cette discipline toutefois sera mise en œuvre de manière que se développe chez les séminaristes une disposition intérieure en vertu de laquelle ils accepteront l'autorité des supérieurs par une persuasion intime, c'est-à-dire par motif de conscience (cf Rm 13, 5) et pour des raisons surnaturelles.

Le règlement sera appliqué en tenant compte de l'âge des séminaristes : ainsi, tandis qu'ils apprendront peu à peu à se conduire par eux-mêmes, ils s'habitueront à user sagement de la liberté, à agir avec spontanéité et zèle, à travailler en commun avec leurs confrères » (Optatam totius n°11).

Extrait de

« *La liberté de l'obéissance par un chartreux* »

« La dignité de la personne humaine est, en notre temps, l'objet d'une conscience toujours plus vive »

« Dieu appelle l'homme à le servir en esprit et en vérité ; si cet appel oblige l'homme en conscience, il ne le contraint donc pas [...]. C'est toujours librement que l'homme se tourne vers le bien »

« N'est-il pas le fils du charpentier ? »

*S*i, pour certains d'entre nous c'est encore à venir, beaucoup profitent déjà de ce temps libéré que nous offrent les vacances. Une autre manière de compter les heures et les jours, de dégager l'essentiel de l'accessoire, de rythmer les activités, nous sont ouvertes.

Nous espérons pouvoir en jouir sans souci.

C'est justement en ce moment où ne rêvons que de repos, voire de farniente, que l'Évangile de Marc jette quelques grains de sel dans nos apéritifs. Pas grand-chose pourtant ; le simple récit qu'un retour qui tourne mal. Revenu dans la petite ville de sa jeunesse, Jésus provoque un scandale. Ceux qui l'ont vu grandir, qui côtoient sa famille depuis toujours, ne le reconnaissent pas. Ce Jésus inconnu dérange. Comment ce fils de charpentier peut-il enseigner dans la synagogue la présence du Royaume avec une telle sagesse ? Comment peut-il accomplir les actes dont tout le monde parle en Galilée ? Faute de pouvoir « sortir » Jésus de la niche dans laquelle on l'a toujours connu, on s'écarte, on se méfie, on partage la même pensée : « mais pour qui se prend-t-il ? »

Nous pouvons passer à côté de ce récit sans y prêter attention. Nous aurions tort car nous pouvons nous y lire comme dans un miroir. N'avons-nous pas souvent enfermé le Christ Jésus dans une « niche » nous aussi ? Celle d'un grand moraliste, de l'humain le plus accompli, du faiseur de miracle, de l'autorité qu'on utilise comme faire-valoir de nos propres convictions, le révolutionnaire par excellence, que sais-je encore ? En tous cas, un Jésus qui nous « arrange » ? Mais lorsque le Christ de l'Évangile se montre « autre », nous force à ne pas le réduire à ce que nous comprenons ou attendons de lui et nous invite à « sortir » de notre zone de confort pour aller à la rencontre de son mystère, lorsqu'il remet en questions nos certitudes ou nos manières de vivre, combien de fois ne bottions-nous pas en touche ?

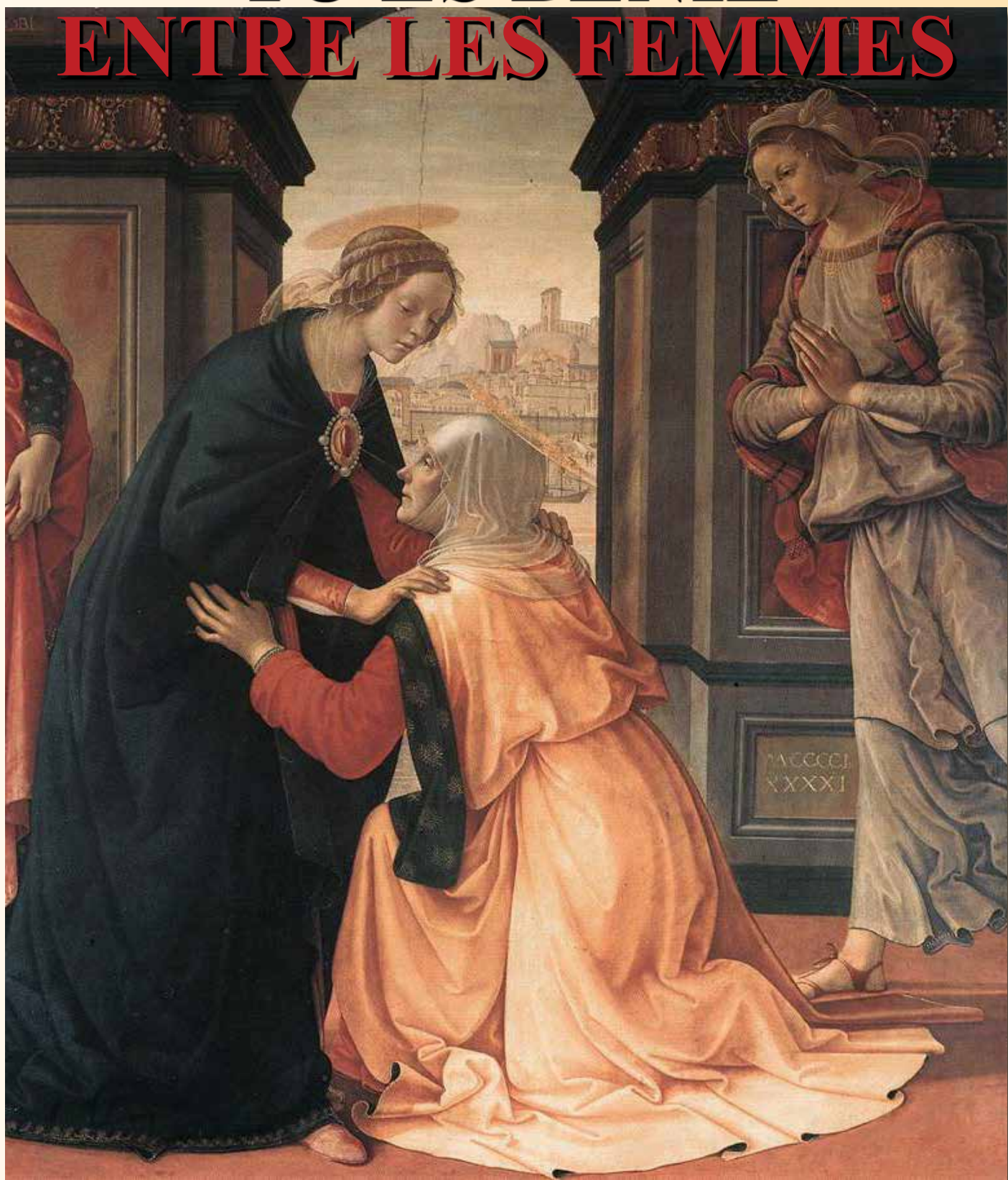
« N'est-il pas le fils du charpentier ? » ; si nous-mêmes, ses disciples, nous disons, dans notre culture d'aujourd'hui, « ce langage est trop dur, qui peut l'entendre ? » plutôt que « à qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle ! » comment ne pas nous appliquer les dernières phrases du récit que nous fait Saint Marc : «... il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit simplement quelques malades en leur imposant les mains. Il s'étonna de leur manque de foi. »

*Lettre mensuelle de l'aumônerie
de l'Association Belge des Chevaliers de Malte
Père Jacques*



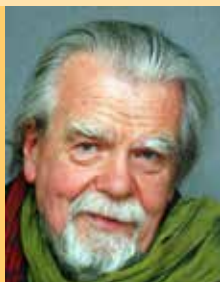


TU ES BÉNIE ENTRE LES FEMMES



Domenico Ghirlandaio (1448-1494), La Visitation, 1491, Paris, musée du Louvre

Qu'elle est lumineuse, la vieille Élisabeth, toute vêtue de jaune, elle-même enceinte, s'inclinant devant sa cousine portant le fils de Dieu! Le voile transparent de Marie ainsi que la frise à motifs de coquillages et de perles font référence à sa pureté. Les deux femmes sur le côté sont Marie-Jacobé et Marie-Salomé, futures témoins de la crucifixion et de la résurrection à venir de Jésus.



« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.

Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.

Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,

Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...

J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.

Michael Lonsdale

*D*ans ce même temps, Marie se leva, et s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda.

Elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth.

Dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.

Elle s'écria d'une voix forte : Tu es bénie entre les femmes, et le fruit de ton sein est béni.

Car voici, aussitôt que la voix de ta salutation a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein.

Heureuse celle qui a cru, parce que les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement.

Et Marie dit: Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur, parce qu'Il a jeté les yeux sur la bassesse de Sa servante. Car voici, désormais toutes les générations me diront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Son nom est saint, et Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui Le craignent.

Il a déployé la force de Son bras ; Il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses.

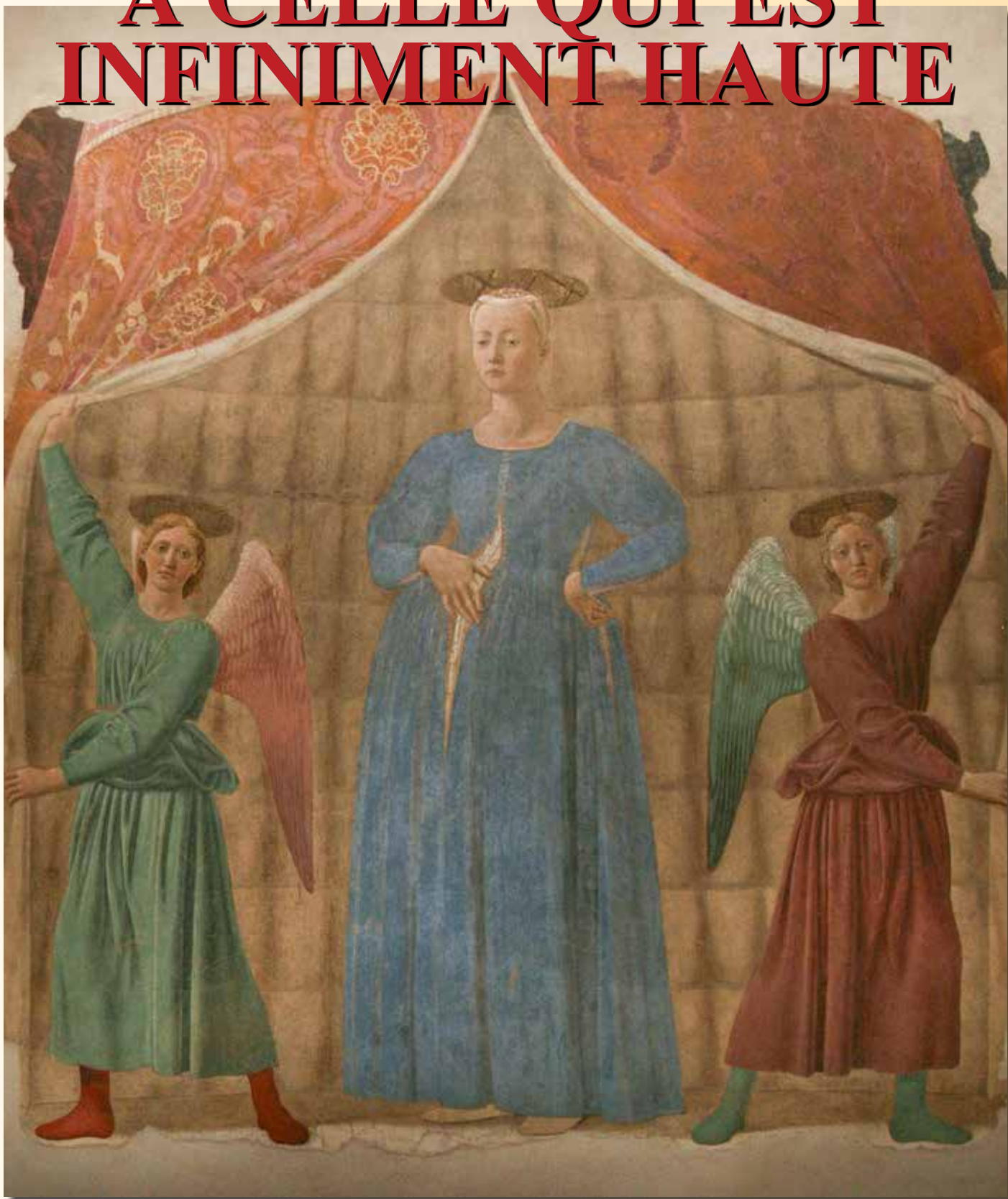
Il a renversé les puissants de leurs trônes, Et Il a élevé les humbles. Il a rassasié de biens les affamés, Et Il a renvoyé les riches à vide.

Il a secouru Israël, Son serviteur, Et Il s'est souvenu de Sa miséricorde, comme Il l'avait dit à nos pères, envers Abraham et sa postérité pour toujours.

Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois. Puis elle retourna chez elle.

Luc I, 39-56

À CELLE QUI EST INFINIMENT HAUTE



Piero della Francesca (v. 1416-1492), Madonna del Parto, 1460, Monterchi, musée

Cette fresque mystérieuse de Piero della Francesca représente Marie enceinte, à qui le peintre a voulu donner une posture réaliste pour la différencier des représentations éthérées et stylisées de son temps. C'est une paysanne de Toscane, grave et consciente d'un destin symbolisé par les grenades (fruits de la Passion du Christ) brodées sur le rideau écarté par les anges. La fresque demeura intacte malgré deux violents tremblements de terre qui détruisirent la chapelle où elle se trouvait, ce que beaucoup considèrent comme miraculeux.

*L*I y a des jours où les patrons et les saints ne suffisent pas... Alors il faut prendre son courage à deux mains. Et s'adresser directement à celle qui est au-dessus de tout. Être hardi. Une fois. S'adresser hardiment à celle qui est infiniment belle.

Parce qu'aussi elle est infiniment bonne.

À celle qui intercède.

La seule qui puisse parler de l'autorité d'une mère.

S'adresser hardiment à celle qui est infiniment pure.

Parce qu'aussi elle est infiniment douce.

À celle qui est infiniment noble.

Parce qu'aussi elle est infiniment courtoise.

Infiniment accueillante.

[...]

À celle qui est infiniment riche.

Parce qu'aussi elle est infiniment pauvre.

À celle qui est infiniment haute

Parce qu'aussi elle est infiniment descendante.

À celle qui est infiniment grande.

Parce qu'aussi elle est infiniment petite.

Infiniment humble,

Une jeune mère.

À celle qui est infiniment jeune.

Parce qu'aussi elle est infiniment mère.

Charles Péguy,

Le Porche du mystère de la deuxième vertu



Prières

MARIE, MÈRE DE TOUS LES CROYANTS

...Marie est devenue Mère de tous les croyants. C'est vers sa bonté maternelle comme vers sa pureté et sa beauté virginales que se tournent les hommes de tous les temps et de tous les coins du monde, dans leurs besoins et leurs espérances, dans leurs joies et leurs souffrances, dans leurs solitudes comme aussi dans le partage communautaire. Et ils font sans cesse l'expérience du don de sa bonté, l'expérience de l'amour inépuisable qu'elle déverse du plus profond de son cœur. Les témoignages de gratitude qui lui sont attribués dans tous les continents et dans toutes les cultures expriment la reconnaissance de cet amour pur qui ne se cherche pas lui-même, mais qui veut simplement le bien. De même, la dévotion des fidèles manifeste l'intuition infaillible de la manière dont un tel amour devient possible : il le devient grâce à la plus intime union avec Dieu, en vertu de laquelle elle s'est totalement laissée envahir par Lui — condition qui permet à celui qui a bu à la source de l'amour de Dieu de devenir lui-même une source d'où « jailliront des fleuves d'eau vive » (Jn 7, 38). Marie, la Vierge, la Mère, nous montre ce qu'est l'amour et d'où il tire son origine, sa force toujours renouvelée.

*Benoît XVI
Dieu est Amour*

Ô TOI NOTRE GRANDE TENDRESSE

Ô Cœur Immaculé de Marie,
débordant de bonté,
montre-nous ton amour pour nous.
Que la flamme de ton Cœur, ô Marie,
descende sur tous les peuples.
Nous t'aimons immensément.
Imprime en nos cœurs un véritable amour.

Que notre cœur languisse de toi.
Ô Marie, douce et humble de cœur,
souviens-toi de nous, quand nous péchons.
Tu sais que nous, les hommes,
nous sommes pécheurs.
Par ton Cœur très saint et maternel,
guéris-nous de toute maladie spirituelle.

Rends-nous capables de regarder
la bonté de ton Cœur maternel,
et qu'ainsi nous nous convertissions
à la flamme de ton cœur.
Amen

CITATIONS

En voyant que là où elle n'est pas, il n'y a pas non plus Dieu, ni donc Jésus, mais que là où elle est, il y a la Sainte Trinité, donc Jésus, j'ai décidé de toujours me laisser conduire par elle, partout et en toute chose, autrement dit, revenir tout le temps à la paix et à l'Amour.

Toutes les grâces ne nous arrivent que par Marie, l'Immaculée, même si nous n'y pensons pas ou si nous prions uniquement le Seigneur Jésus et ses saints. Si nous ne voulons pas, cependant, que ces grâces nous viennent par l'Immaculée, nous ne recevrons rien, et de plus nous bouleversons l'ordre établi par Dieu selon sa volonté. C'est pourquoi Satan s'efforce par tous les moyens de nous détacher de tout ce qui nous lie à l'Immaculée.

Cherchons à nous tenir toujours plus près, chaque jour, de l'Immaculée ; alors, de ce fait, nous nous rapprocherons encore davantage du Cœur de Jésus, de Dieu le Père, de toute la très sainte Trinité, car aucune créature n'est plus proche de la divinité que l'Immaculée. Et de cette façon aussi nous rapprocherons de l'Immaculée et du bon Dieu tous ceux qui sont proches de notre cœur.

Saint Maximilien Marie Kolbe († 1941)

MARIE, PORTE DU CIEL

Douce Mère de Dieu, pleine de grâce, nous te prions. Porte du Ciel, toujours ouverte, que par toi se pose sur nous le regard de Dieu. Aux malheureux, apporte ton secours. Aux hésitants et aux petits, accorde ton assistance.

Réconforte les faibles, protège les pauvres, accompagne les abandonnés.

Aux persécutés, fais-leur trouver près de toi consolation aux persécuteurs, conversion et pardon. Prie pour tous tes enfants interviens pour les prêtres, intercède pour les âmes consacrées que tous ceux qui t'honorent se réjouissent de recevoir ton aide.

Prête une oreille attentive aux demandes de tous ceux qui te prient.

Donne-leur en retour la faveur qu'ils désirent. Soutiens de ton intercession constante le peuple saint de Dieu. Fortifie-le dans l'unité et la vérité. Qu'enfin repose en nous, Mère toute bénie, la joie qui t'illumine depuis que tu as mérité de porter le prix du monde : Jésus-Christ, à jamais notre Dieu et Seigneur, lui qui vit et règne éternellement. Amen. Alléluia ! Ô Marie Porte du Ciel, prie pour nous.

d'après Fulbert de Chartres (†1028)

ÉTINCELANTE COMME L'AURORE

Étincelante comme l'aurore, resplendissante comme le soleil, Marie s'élève au plus haut des cieux, rayonnante de beauté comme la lune.

La Reine du monde accède aujourd'hui au trône de gloire, elle qui a mis au monde le Fils qui est avant l'étoile du matin. Élevée plus haut que les anges et tous les chœurs célestes, une femme surpasse à elle seule en mérite et en splendeur tous les saints.

Celui qu'elle avait réchauffé sur son sein et déposé dans une crèche, elle le contemple à présent, régnaant sur l'univers, dans la gloire du Père. Pour nous, Vierge des vierges, implore ton Fils qui avait pris de toi notre nature, afin qu'il nous donne part à la sienne. Gloire à la Trinité sainte qui, dans son dessein d'amour, plus que toutes les créatures, ô Vierge Marie, t'a parée de gloire céleste. Amen.

*Saint Pierre Damien († 1072)
Hymne de l'Assomption*

**TRÈS BON MOIS D'AOUT ET QUE NOTRE SAINTE MÈRE
NOUS GARDE DANS SON AMOUR ET SA CONSTANTE ATTENTION**